

## CARREFOURS

Pèlerinage à Rawdon  
Page D 3

## DE VISU

Arrêt par l'image  
Page D 10

## LE DEVOIR

C A H I E R  
D

## LIVRES

Festival international  
de littérature

ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Deux  
actrices  
pour  
Gabrielle  
Roy

On ne la voit plus qu'en photo, le regard bleu, presque dur, éclairant son visage, et ses cheveux sombres relevés sur sa tête. Depuis près de vingt ans déjà, Gabrielle Roy est morte. Demeurent ses écrits et la mémoire d'une pionnière, partie au cours du siècle à la conquête de la littérature, en même temps qu'à la découverte du monde. Dans ce pays où les plumes consacrées ne se comptent pas par milliers, Gabrielle Roy est un monument. Le Festival international de littérature a décidé de lui rendre hommage cette année en lui consacrant, lundi prochain, un spectacle de lectures, auquel participeront les comédiennes Monique Spaziani et Patricia Nolin.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

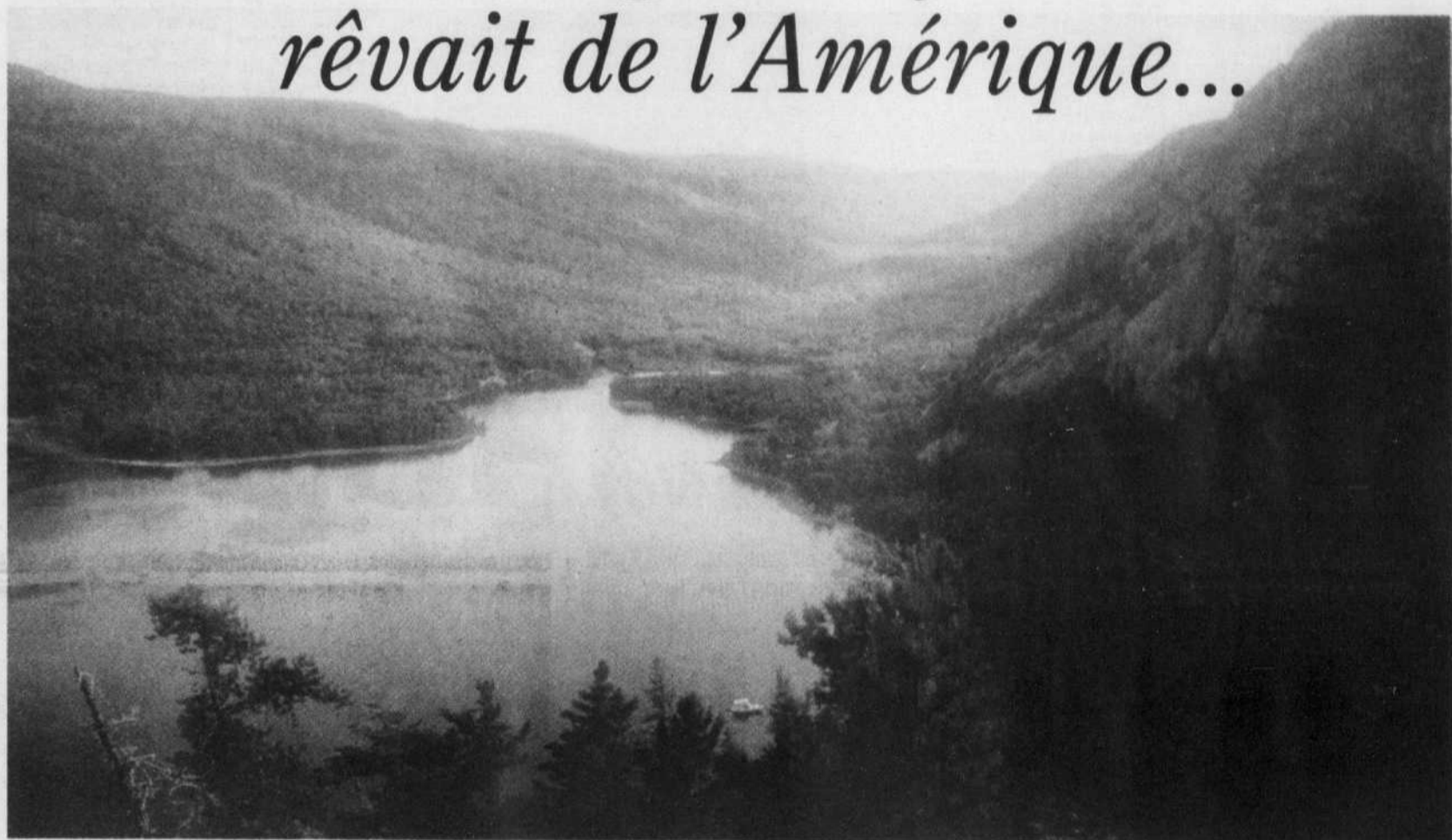
Cette Gabrielle Roy-là, ce sera à la fois la vraie et la fausse, la femme qui vit et la femme qui écrit. Celle qui a maintenu pendant près de trente ans, au hasard de ses nombreux voyages, une correspondance soutenue avec son mari Marcel Carbotte, mais celle aussi qui réapparaît, à peine transformée, dans ses romans et dans son autobiographie. Dans le spectacle, Patricia Nolin sera la voix de la réalité et Monique Spaziani sera la voix de l'imaginaire. Laquelle des deux est l'authentique? Quand un écrivain est-il lui-même, dans la vie ou dans ses livres? Voilà la question.

«Il y a une chose qui a été claire, c'est qu'effectivement, tous les personnages de sa fiction sont des personnages qui l'ont entourée dans sa vie. C'est un auteur qui ne s'inspire que de sa réalité. Je ne sais pas si, par moments, c'est de l'imagination pure, inventée; je ne crois pas», constate Monique Spaziani, qui a retrouvé par exemple la sœur de Gabrielle, Clémence, dans le personnage d'Alicia.

La Florentine de *Bonheur d'occasion*, c'est donc un peu la jeune Gabrielle Roy travaillée par des préoccupations financières et vivant à Montréal. Mais ce n'est pas tout à fait elle, puisque ses racines à elle sont loin, dans son Manitoba natal, où elle s'est battue, jeune, pour vivre en français.

Pour Patricia Nolin, la première rencontre avec Gabrielle Roy, après la lecture

VOIR PAGE D 2: ROY

Quand le Saguenay  
rêvait de l'Amérique...

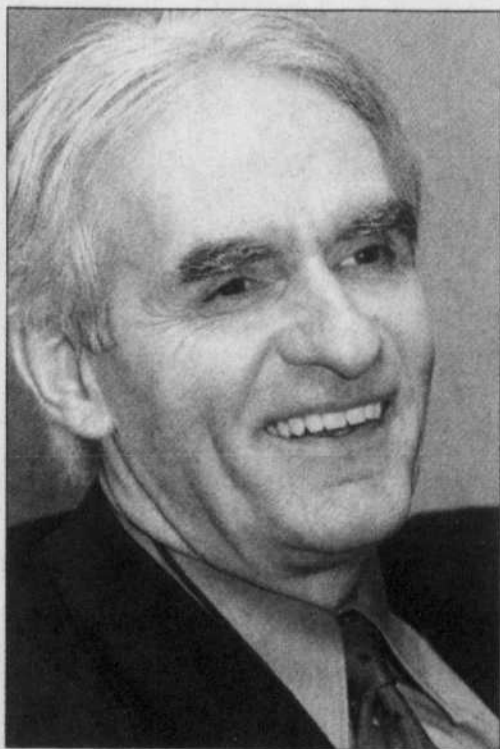
GILLES PARE

Gérard Bouchard

publie un roman

tout en restant en pays

de connaissance



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ROBERT CHARTRAND

Le Saguenay natal de Gérard Bouchard occupe une place de choix dans ses travaux de recherche, qui se situent au confluent de l'histoire, de la sociologie et de l'ethnographie: il s'est penché sur son passé, sur les traits de sa population, y compris ses particularités génétiques. On ne sera donc pas étonné qu'il se soit lancé dans l'aventure de l'écriture romanesque tout en restant en pays de connaissance: *Mistouk* raconte en effet un certain Saguenay, celui de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du suivant, c'est-à-dire l'époque des quasi-commencements de la région.

«La colonisation du Saguenay est déjà bien lancée en 1887, au début de mon roman, quand naît mon héros, Roméo Tremblay. On en est encore au stade de l'enchantement malgré des conditions de vie très dures. C'est précisément cela que je voulais faire ressortir dans ce livre: ce moment de grâce des débuts qui a été vécu de façon assez similaire dans les colonies de peuplement un peu partout dans le monde, comme je l'ai montré dans *Genèse des nations* et *Cultures du nouveau monde* [Boréal, 2000]. En Amérique latine, en Nouvelle-Zélande, ici même, les pionniers se sont inventés des utopies, des rêves extravagants; la plupart étaient convaincus d'être à la veille de refaire le monde. Et ils étaient littéralement dopés par cette perspective.»

Mais pourquoi avoir décidé de faire un roman avec des matériaux — lieux, faits, dates et personnages — qui sont presque tous véridiques, comme il est indiqué dans une note préliminaire? «L'idée m'est venue quand j'ai écouté ces vieux Saguenais dont on a eu l'heureuse idée, dès 1930, d'enregistrer les récits de vie. Ces «mémoires d'anciens» — il y en a quelque 900, qui ont été déposés aux archives nationales — sont des témoignages inestimables qui nous révèlent des gens qui n'ont rien à voir avec le stéréotype tenace du Canadien français soumis. Ils étaient au contraire audacieux, pleins d'esprit d'entreprise. Et il m'a semblé qu'un roman restituerait mieux leur formidable énergie qu'une froide monographie.»

*Mistouk* raconte donc des rêves et de grandes ambitions, puis leur évanouissement.

«Il y a en effet des ascensions, suivies de chutes, alors que la société qui s'organise impose peu à peu à chacun ses conformismes, ses contraintes. Ça, c'est ce que j'appellerai la courbure du roman. Après les moments de grâce, on se bute à une fermeture, ici comme dans toutes les sociétés neuves, à l'exception notable de celle des États-Unis, qui a conservé son optimisme sans discontinuer. Partout ailleurs, on constate l'échec des grands mythes fondateurs, comme Octavio Paz l'a signalé à propos de l'Amérique latine. L'utopie saguenaise, qui a débuté vers 1870, est allée très loin: on voyait la région devenir un État indépendant, prospère comme les «États». Puis, à partir de 1910, ça a été le

désenchantement, que j'ai senti très nettement en écoutant les témoignages des vieux Saguenais.»

Roméo Tremblay, le héros de *Mistouk*, est une force de la nature. Il a un corps de géant qui abrite un cœur d'enfant. «Il est vrai que, comme le dit un de ses amis, il ne veut pas consentir à l'âge adulte. Je tenais à ce thème de l'esprit d'enfance, où se confondent l'audace et la naïveté.» Et si exceptionnel qu'il paraisse, il a existé, cet homme, à peu près tel quel.

Ces colons oubliés que fait revivre Bouchard vont croiser des personnages plus connus, comme le journaliste Olivar Asselin ou Alexis-le-trotteur, ce fou de la course à pied à qui le romancier a inventé une fin qui donnait un sens à sa vie alors qu'on sait qu'il est mort bêtement, frappé par un train, comme Louis Hémon. L'auteur de *Maria Chapdelaine* apparaît lui aussi, tel qu'en lui-même. «Hémon, selon moi, a bien saisi une part de la mentalité des colons saguenais, mais il a erré à propos du choix ultime de Maria: dans la réalité, une jeune femme comme elle aurait sûrement choisi de suivre Lorenzo Surprenant aux États-Unis plutôt que de demeurer sur son lopin de terre avec Eutrope Gagnon.» Bouchard s'est d'ailleurs permis un pied de nez à Hémon: dans *Mistouk*, Lorenzo rentre dépité des États-Unis alors que Maria s'apprête à s'y rendre enfin!

«On voyait  
la région  
devenir  
un État  
indépendant»

Authenticité oblige: le clergé est très présent dans la petite société que raconte le roman de Bouchard, sympathique ou non selon qu'il s'agit de simples prêtres ou de prélats. «Les premiers étaient souvent sensibles à la misère des gens, qu'ils partageaient. Plusieurs ont été admirables. À l'opposé, au haut de la hiérarchie ecclésiastique, il y a eu des personnages odieux, comme ce monseigneur Labrecque que je décris comme il a été: une sorte de caudillo régional imbu de son auguste personne. Il va finir par gagner sur tous les fronts en rebaptisant bien chrétiennement le village de Mistouk, qui s'appellera Saint-Cœur-de-Marie, où personne n'osera plus tutoyer la vie, comme je l'ai écrit.»

Gérard Bouchard lance également des piques au chanoine Félix-Antoine Savard — il s'appelle Sagard dans le roman: «Savard a entraîné en Abitibi une cinquantaine d'hommes qui ont vécu dans la misère noire alors que lui a tiré de l'expérience L'Abatis, un joli livre dont le succès l'a réjoui.» L'historien-romancier n'est plus tendre envers certains bourgeois bien-pensants de l'époque, ces «amis de la colonisation» qui chantaient les vertus du terroir tout en demeurant dans le confort douillet des grandes villes, comme l'ont fait le journaliste Damase Potvin et le juge Basile Routhier. «Celui-ci a passé sa vie à faire des courbettes aux puissants. Une vraie grenouille de bénitier, lance Gérard Bouchard. Il y avait un immense fossé entre la vie des colons, leurs motivations et le regard que leur portaient les élites, les détenteurs de la culture savante.»

VOIR PAGE D 2: SAGUENAY

LIVRES

SAGUENAY

Un héros idéaliste au départ, mais rattrapé par la lucidité

SUITE DE LA PAGE D 1

Le Méo Tremblay du roman de Gérard Bouchard est attaché au Saguenay, mais il a du sang d'explorateur dans les veines. Il se lance sur le continent nord-américain, vers le nord, l'ouest, le sud, se découvrant à l'occasion une connivence avec les Amérindiens. Mais au terme de son troisième séjour aux États-Unis, alors que son imagination continue d'errer à travers le continent, il constate, «dans leur regard impénétrable et froid, dans leur accueil ni hostile ni amical, l'immense continent qui les sépare». Bouchard a voulu son héros idéaliste au départ, mais rattrapé par la lucidité.

«En effet, Méo découvre peu à peu les barrières de l'altérité. Il découvre que les États, comme on disait à l'époque, ne sont pas vraiment sa patrie et que les Amérindiens, sur tout le continent, vivent un drame qui n'est pas le sien et qu'il faut respecter. Il y a trop de morts, trop de vies, trop de temps entre lui et eux. Il commence alors à nuancer sa perception. Si bien qu'après son ultime retour dans sa région d'origine, il s'enracine dans la vie de couple davantage que dans le territoire d'où il est issu.»

Gérard Bouchard ne se dit pas romancier parce qu'il a écrit *Mistouk*. «Pour l'heure, je suis simplement un type qui a écrit un roman.» Un roman réussi qui raconte avec un égal bonheur des rêves nord-américains et leur évanouissement.

MISTOUK

Gérard Bouchard  
Boréal, 2002, 520 pages

ROY

SUITE DE LA PAGE D 1

de *Bonheur d'occasion*, s'est faite lors du tournage du film *Le Vieil Homme et l'enfant*, de Claude Grenier, tourné à partir des souvenirs de Gabrielle. La comédienne y incarnait la mère de l'écrivain. De mère, elle prend aujourd'hui le rôle de la fille.

«C'est l'univers de ma mère, dit-elle de l'époque peinte par Gabrielle Roy dans ses livres. *Gabrielle Roy, c'est un peu la visite au musée. Cela fait revivre une époque que j'ai connue, dans mon enfance, c'est l'époque de mes parents.*» L'institutrice de *La Petite Poule d'eau*, de Roy, c'est pour elle l'ancêtre de l'institutrice des *Filles de Caleb*, par exemple.

De son côté, Monique Spaziani s'est approchée de l'œuvre de Gabrielle Roy lorsqu'elle est apparue dans le film *Bonheur d'occasion*, tourné par Claude Fournier à partir du premier roman de l'écrivain. Sa relecture de l'œuvre l'a touchée, en particulier les passages portant sur la mère.

La mise en scène se projettera d'abord en 1947, année au cours de laquelle Gabrielle Roy rencontre son mari, mais aussi l'année qui suit l'immense succès de son premier roman, *Bonheur d'occasion*. Or, pour cette femme habitée par l'ambition, la rédaction du deuxième roman, *Alexandre Chenevert*, est laborieuse, parfois éfrayante, comme en témoignent les lettres écrites à Marcel. «Mais avec toi pour m'aider et me soutenir, qui sait, peut-être un jour arriverai-je à recevoir d'autres honneurs», lui écrit-elle dans une lettre de 1947, publiée dans le recueil intitulé *Mon cher grand fou*, chez Boréal.

Parallèlement aux lettres de l'écrivain témoignent des efforts et de la difficulté de la création, les comédiennes liront des extraits des œuvres achevées, *Bonheur d'occasion*, *Alexandre Chenevert*, *La Détresse et l'Enchantement*, *La Montagne secrète* ou *Rue Deschambault*.

La lecture, explique Patricia Nolin, se rapproche pour le comédien de ce que le jazz est pour le musicien. «C'est une forme d'improvisation», dit-elle, puisque les textes, s'ils sont lus, ne sont pas appris par cœur. «Parfois, on ne sait pas ce que la prochaine ligne nous apporte», ajoute Monique Spaziani. On lira des extraits des différents genres littéraires qu'elle a abordés: la lettre, le roman, l'autobiographie.

Le festival perpétue ainsi la tradition de rendre hommage à un auteur d'ici, et les années passées ont vu également célébrés les Anne Hébert ou les Denis Vauier. Cette année, les deux comédiennes ne seront pas accompagnées, sur scène, d'un musicien. On aura plutôt droit à une trame sonore pré-enregistrée.

«Il y a deux ans, au festival, j'ai lu Anne Hébert», dit Patricia Nolin. Pour elle, Gabrielle Roy fait d'ailleurs partie d'une sorte de constellation littéraire matriarcale,



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Monique Spaziani et Patricia Nolin.

le, aux côtés d'Anne Hébert et de Germaine Guèvremont, auteur du *Survenant*, dans lequel la comédienne a aussi joué.

Du groupe, croient certains, c'est Gabrielle Roy qui était la plus féministe. Récemment, la traductrice et écrivain Lori Saint-Martin signait en effet un ouvrage critique sur la relation entre Gabrielle Roy et le féminisme, intitulé *La Voyageuse et la Prisonnière*, paru chez Boréal. Les mères dans l'œuvre de Gabrielle Roy sont des prisonnières, des «corps souffrants», qui lancent des «chuchotements angoissés», constate-t-elle. Les femmes libres sont des «voyageuses». En fait, l'analyse de la condition féminine à travers l'œuvre de Gabrielle Roy se compare, selon Saint-Martin, à celle des féministes militantes radicales qui la suivront. En conclusion, Lori Saint-Martin avance ceci: «[...] de toutes les créatrices québécoises d'avant le féminisme contemporain, c'est sûrement celle qui est allée le plus loin — même si, de son vivant, elle nous l'a soigneusement caché.»

La soirée-hommage à Gabrielle Roy se déroulera au Gesù, lundi soir à 20h. Pour les amateurs de littérature, mais aussi de musique, d'art plastique et de danse, le Festival international de la littérature, qui se déroule du 10 au 18 mai, compte bien d'autres activités. Mentionnons celles entourant la littérature engagée, ou celles mettant l'Abibi à l'honneur, où l'on rencontre, entre autres, Richard Desjardins et sa sœur Louise, Raoul Duguay, André Lemelin. C'est dans cette ambiance abitibienne que se tiendra d'ailleurs le spectacle de clôture, le samedi 18 mai, au Lion d'Or, qui sera animé par François Gourde.

POÉSIE

De pierre et de peau

SOPHIE POULIOT

Olivier Dyens est ce professeur d'université détenteur d'un doctorat en littérature comparée dont la thèse portait sur «l'impact des nouvelles technologies sur la représentation», qui a signé, en 2000, l'essai *Chair et métal*. Cet ouvrage s'intéressait à la mutation en cours de l'être humain en cyborg. Dans *Les Murs*, son deuxième recueil de poésie (le premier, *Prières*, fut publié en 1992), l'auteur pose un regard cru, et même souvent dur, sur les relations humaines.

«Chien-moi dans la lumière / une boue d'œufs dans ma bouche / arrache mes gencives / et pose ton sexe sur mon palais / comme un talisman de chair / une pieuvre rouge / s'étouffe dans nos jambes.» Cette strophe, extraite du quatrième poème du chapitre intitulé *La Peau*, illustre le ton qui règne dans *Les Murs des planètes*. Ici, la pierre de ces murs se hisse non seulement entre les individus, mais atteint leur corps. En effet, des êtres humains de pierre pris en photo par Dyens ponctuent les chapitres de son recueil et habitent ses pages. Le lecteur est témoin de beaucoup d'incompréhension entre les personnages des poèmes de l'auteur, une incompréhension si profonde qu'elle se mue à plusieurs reprises en violence. Des murs qui ne semblent donc pas vouloir tomber, même s'ils sont frappés à grands coups de sentiments (amour, passion, douleur) par des individus qui entendent bien les franchir et trouver une âme, des bras et un corps où se réfugier.

«Chien-moi dans la lumière / une boue d'œufs dans ma bouche / arrache mes gencives / et pose ton sexe sur mon palais / comme un talisman de chair / une pieuvre rouge / s'étouffe dans nos jambes.» Cette strophe, extraite du quatrième poème du chapitre intitulé *La Peau*, illustre le ton qui règne dans *Les Murs des planètes*. Ici, la pierre de ces murs se hisse non seulement entre les individus, mais atteint leur corps. En effet, des êtres humains de pierre pris en photo par Dyens ponctuent les chapitres de son recueil et habitent ses pages. Le lecteur est témoin de beaucoup d'incompréhension entre les personnages des poèmes de l'auteur, une incompréhension si profonde qu'elle se mue à plusieurs reprises en violence. Des murs qui ne semblent donc pas vouloir tomber, même s'ils sont frappés à grands coups de sentiments (amour, passion, douleur) par des individus qui entendent bien les franchir et trouver une âme, des bras et un corps où se réfugier.

fait place à une certaine lumière, une certaine douceur, bref à quelque espoir bienvenu. «Dépouille-moi / dans le veau / languis-moi d'iris / désespérées / de jacinthes / dévorées / il se vain / des glaïeuls sur ton visage / des cigales dans tes baisers / un milliard d'années / dans l'aube des aimés.» Voilà qui change des déchirements brutaux entre amants, de l'inceste et de la douleur innommable de voir souffrir sa mère, qui sont quelques-uns des thèmes exploités par *Les Murs des planètes*.

Les émotions peintes par Dyens sont intenses et elles touchent le lecteur. Les images qu'il emploie, même si elles ne pêchent pas toujours par excès d'originalité — les étoiles, jardins et autres baisers, éléments quasi folkloriques de la poésie, occupent une place de choix dans le recueil —, savent transmettre avec une indiscutable force les idées de l'auteur, les craintes, les pulsions et la douleur qu'il veut exprimer.

Le livre est accompagné d'un cédérom intitulé *La Cathédrale aveugle* où les poèmes, dont plusieurs remaniés pour l'occasion et quelques originaux, sont placés en regard d'images superposées de corps en pierre rappelant les illustrations du livre, ainsi qu'avec des pièces musicales interprétées par l'ensemble de musique médiévale La Nef. Un complément agréable sans qu'il soit essentiel. Car c'est surtout en les lisant que les mots d'Olivier Dyens et leurs émotions brutes atteignent leur cible.

LES MURS DES PLANÈTES

Olivier Dyens  
VLB éditeur  
Montréal, 2002, 91 pages

De la noirceur à une certaine lumière  
Enfin, ils y arriveront. Dans le chapitre *Psaumes*, la noirceur

**Palmarès Renaud-Bray**  
Le baromètre du livre au Québec  
du 1<sup>er</sup> au 7 mai 2002

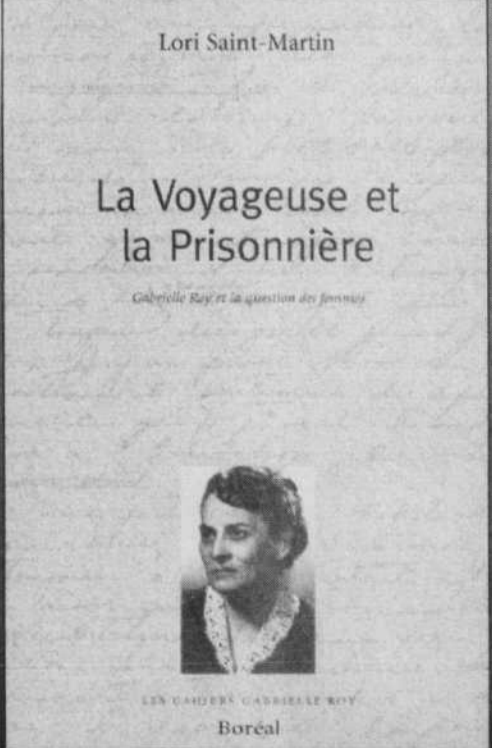
1	Roman	LES ENFANTS DE LA TERRE, T. 5 - Les refuges de pierre	J. AUJEL	Pr. de la Cité	2
2	Roman	LA QUATRIÈME MAIN	J. IRVING	Seuil	2
3	Polar	WONDERLAND AVENUE	M. CONNELLY	Seuil	2
4	Roman	MADAMOISELLE LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	15
5	Actualité	11 SEPTEMBRE 2001 - L'effroyable imposture	T. MAYSSAN	Carnot éd.	3
6	Roman	LA DERNIÈRE RÉCOLTE	J. GRISHAM	Robert Laffont	3
7	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3	M. LABERGE	Boréal	74
8	Roman Qc	VOYAGE AU PORTUGAL AVEC UN ALLEMAND	L. GAUTHIER	Fides	4
9	Roman Qc	LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE	M. PROULX	Boréal	4
10	Biograph. Qc	L'ALLIANCE DE LA BREBIS	G. LAVALLÉE	JCL	3
11	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	73
12	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	4
13	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	53
14	Biographie	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	4
15	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	10
16	Sc. Sociale	LES FRANÇAIS AUSSI ONT UN ACCENT	J.-B. NADEAU	Payot	6
17	Psychologie	POURQUOI LES HOMMES MARCHENT-ILS À LA...	P. TURCHET	L'Homme	10
18	Horreur	DREAMCATCHER	S. KING	Albin Michel	7
19	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	69
20	Faune	LE PEUPLE MIGRATEUR	PERRIN/MONGIBAUX	Seuil	2
21	Biograph. Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 2 - Le baron	P. DUCHESNE	Qc Amérique	4
22	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE	COLLECTIF	Marabout	4
23	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	P. TURCHET	L'Homme	100
24	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES...	W. ST-HILAIRE	Lancôt	12
25	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard	15
26	B.D.	ALBUM SPIROU N° 262	COLLECTIF	Dupuis	7
27	Cuisine	BARBECUE	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	3
28	Roman	LE LIT D'ALIÉNOR	M. CALMEL	XO éd.	11
29	Psychologie	PARENT RESPONSABLE, ENFANT ÉQUILIBRÉ	F. DUMESNIL	L'Homme	211
30	Éducation	100 CARRIÈRES DE LA CULTURE	COLLECTIF	Jobboom	3
31	B.D.	XIII N° 15 - Lâchez les chiens	VANCE/VAN HAMME	Dargaud	8
32	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	79
33	Roman	VOYAGE	D. STEEL	Pt de la Cité	8
34	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	11
35	Roman	BAUDOLINO	U. ECO	Grasset	8
36	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	85
37	Biograph. Qc	MA VIE, JE T'AIME	R. MARTEL	Publistar	8
38	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	25
39	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. ATTALI	Fayard	12
40	Roman Qc	LA CHÂTELAINNE DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éd.	10
41	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	3
42	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	34
43	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	205
44	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	23
45	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	64

♥ : Coup de Cœur RB    ◆ : Nouvelle entrée  
N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires.

LORI SAINT-MARTIN  
La Voyageuse et la Prisonnière



Gabrielle Roy et la question des femmes



Lori Saint-Martin s'adonne ici à une relecture de l'œuvre de Gabrielle Roy, y compris le corpus peu connu des inédits, à la lumière de la critique au féminin.

Cahiers Gabrielle Roy  
396 pages • 29,95 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca



Élise Turcotte  
Sombre ménagerie  
76 pages - 14,95 \$

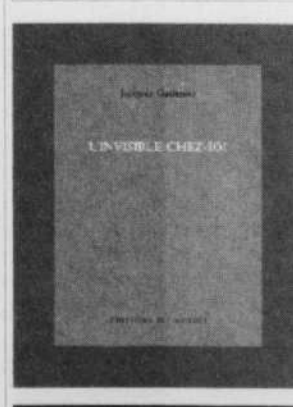
je voudrais tendre un piège voir la nuit vaste agenouillée parmi les signes je désire comme un soir qui n'attend pas de sujet



Clarisse Tremblay  
Soif de tes eaux  
88 pages - 15,95 \$

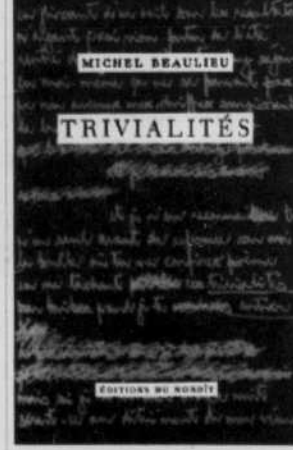
tes yeux se sont ouverts et je ne sais plus ô beau matineux à quelle célébration me vouer

Préface de Christiane Frenette



Jacques Gauthier  
L'invisible chez-soi  
96 pages - 15,95 \$

J'accueille le ciel entrouvert jusqu'à m'oublier dans la molitude des fleurs



Michel Beaulieu  
Trivialités  
n. p. - 18,95 \$

et je préfère aller à ta rencontre poème qui distilles tes surprises en les égrenant sous le tracé noir de la plume grise



ÉDITIONS DU NOROÎT  
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

24 succursales au Québec  
Pour commander : ☎ (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA  
Bien au-delà de la simple impression

et  
AGMV Marquis  
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois  
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

## LIVRES

## Pèlerinage à Rawdon

Gilles Marcotte

Les raisons d'aller à Rawdon sont assez nombreuses, sans doute. Il en est deux qui ont pour moi une importance particulière. La première s'appelle Gabrielle Roy. C'est là qu'elle a entrepris et, quelques années plus tard, terminé *Alexandre Chenevert*. Elle y prenait pension chez Mrs. Tinkler, familièrement appelée la mère Tink. «*Ici*», écrivait-elle de Rawdon le 24 avril 1952, *je coule une vie qui serait vaine et embêtante si elle devait toujours durer telle quelle mais qui me fait un bien immense en m'apportant un relâchement nerveux complet, un bon sommeil. Je travaille un peu tous les jours. Alexandre Chenevert sort des limbes. Arriverai-je vraiment à terminer un jour cet ouvrage!*» Rawdon, Concarneau, Port-Daniel, Port-au-Persil, Otterburn, c'était tout un pour Gabrielle Roy: solitude, écriture.

La deuxième raison d'aller à Rawdon est moins connue. Il y a là un cimetière russe parfaitement authentique, où l'on entre avec précaution, intimidé de pénétrer dans un lieu si différent de ceux que l'on fréquente d'habitude. Assez près de l'entrée, se trouve une belle pierre tombale portant le nom de Jean Basile, écrivain, décédé il y a dix ans. On se dit qu'il est rentré chez lui, dans cette Russie hors du temps qui était sa profonde patrie. Jean Basile, ou Jean-Basile Bezroudnoff. Russe profondément, Français de toute évidence, Montréalais plus que la plupart d'entre nous, auteur d'une des plus grandes œuvres romanesques de la Révolution tranquille. Il faisait partie,

avec Jacques Godbout, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme et Hubert Aquin, de la troupe des jeunes écrivains qui allaient démontrer à la France l'existence d'un jeune roman québécois. Les œuvres de ces quatre autres sont encore présentes, lues, commentées. J'ai cherché récemment le nom de Jean Basile dans un manuel de littérature québécoise (d'ailleurs écrit à la diable, plein d'erreurs de toutes sortes) destiné aux cégeps. Il n'y était pas. Pas un mot sur cette trilogie des *Mongols* qui est certainement un des monuments littéraires les plus impressionnants de notre littérature. Oui, la nôtre.

Cet oubli est d'autant plus étonnant que Jean Basile a joué dans la vie culturelle de Montréal, durant une trentaine d'années, un rôle de premier plan. Il a été journaliste, à *La Presse* et au *Devoir*, et on ne peut pas dire que ses articles manquaient d'éclat. Écrits dans une forme très libre, ceux-ci faisaient une part considérable à sa propre subjectivité et s'en prenaient volontiers aux institutions littéraires qui distribuaient leurs subventions, leurs bourses et leurs prix au petit bonheur la chance, et notamment à d'autres qu'à Jean Basile. Il n'écrivait d'ailleurs pas que sur la littérature. Au *Devoir*, il tint une chronique de musique rock avant de tout lâcher pour fonder, en 1970, avec Georges Kahl et Christian Allègre, un magazine contre-culturel — ou underground, je ne suis pas très sûr de mes adjectifs en pareille matière — intitulé *Mainmise*, dont plusieurs se souviennent encore. Il est d'ailleurs salué au passage dans l'ouvrage récemment paru à Paris et dont Michel Bélaïr a déjà parlé dans ces

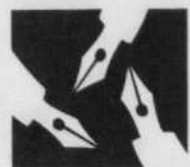
pages, *Underground, l'histoire* (Actuel Denoël).

C'était quelqu'un, Jean Basile: un personnage. Il était grand, très grand, naturellement élégant quelle que fût sa mise, mince sans être filiforme. Il aimait pratiquer une sorte d'arrogance feutrée et lancer dans la conversation des phrases un peu choquantes, acides. Il m'est arrivé d'écrire des lettres d'appui pour les demandes de bourse qu'il faisait, et je ne crois pas qu'il les ait obtenues. Il s'en plaignait souvent, non sans raison, il en devenait, à la longue, amer. Pourquoi ces refus? Pour les mêmes raisons, peut-être, qui font que sa grande trilogie romanesque, bien que rééditée en livre de poche dans la collection «Typo» de L'Hexagone, demeure si peu lue, si peu commentée.

Victor-Lévy Beaulieu écrit dans son dernier livre, *Les Mots des autres* (VLB éditeur), que dans la trilogie des *Mongols*, «*Montréal s'offre à nous dans la luxuriance de sa modernité*». L'œuvre romanesque de Jean Basile, y compris le grand roman qui la clôt, *Le Piano-trompette*, est essentiellement, exclusivement montréalaise. Mais quand on a dit Montréal, on n'a pas tout dit. Il y a plusieurs Montréal: celui de Mordecai Richler n'est pas celui de Michel Tremblay, celui de Hugh MacLennan se trouve à des années-lumière de celui de Francine Noël. Le Montréal de Jean Basile est peut-être, de tous, celui qui est, au lecteur habituel de la littérature québécoise, le plus étranger. Il est composé pour l'essentiel des rues qui entourent l'université McGill, et qui de plus étranger, de plus opaque oserais-je dire, que ce quartier voué tout entier à la suprématie anglo-saxonne? Il est également le Montréal du boulevard Saint-Laurent, de la Main, souvent fréquentée par nos

romanciers habituels mais ici revendiquée dans son essence étonnante. «*Sans la Main, mes enfants, je crois bien que je détesterais Montréal*», dit un des personnages de *La Jument des Mongols*. La Main de Jean Basile est le lieu de la diversité absolue, un monde complet où débarquent toutes les cultures du monde connu, dans un tohu-bohu de langues, d'odeurs, de décors exotiques maladroitement imités, qui abolit et exaspère les différences. Ce monde, le romancier le décrit ou plutôt le crée dans une prose étonnante, d'une souplesse de serpent, qui peut tout se permettre, mêler le plus noble au plus vulgaire sans qu'on puisse lui opposer quelque résistance que ce soit.

Mais la trilogie de Jean Basile est aussi, surtout, un lieu où l'on parle. Cela se passe le plus souvent dans un petit appartement, près de McGill. Ils sont là, les trois J, Jérémie, Jonathan, Judith, les trois amis indéfectibles, unis dans le souvenir d'un mythique Victor, et ils parlent à n'en plus finir, ils parlent dangereusement. La parole, dans ces romans, a beau se présenter comme légère, inconsciente, on ne tarde pas à comprendre qu'elle est pour les J — et pour le lecteur — une aventure périlleuse où on risque son âme et le reste. Cela s'écrit durant les années 60. Partout ailleurs, on célèbre l'*âge de la parole* comme un bienfait total. Le roman de Jean Basile est moins naïf. Il sait que la parole ne peut pas être seulement du côté du bien, qu'elle porte les possibilités ambivalentes de la liberté. Ce que vivent les trois funambules de *La Jument des Mongols*, du *Grand Khan*, des *Voyages d'Irkoutsk* (réédités dans la collection «Typo roman», à L'Hexagone, avec des préfaces de Carole Massé) est d'une gravité extrême.



CARREFOURS

P O É S I E

## Survivre à l'absence de l'autre

## M'ATTERRES

Francis Catalano  
Trait d'union, coll. «Filiigranes»  
Montréal, 2002, 130 pages

NOS VIES  
INFRANCHISSABLES

Michel Létourneau  
Écrits des Forges  
Trois-Rivières, 2002, 83 pages

## DAVID CANTIN

Comment réagir face à la perte d'un être cher? La question ne se pose pas. Elle se vit, s'exprime, s'incarne et s'arrête peut-être dans le silence même du corps. De la douleur à la révolte charnière, les derniers livres de Francis Catalano et de Michel Létourneau tentent de franchir l'épreuve insurmontable du deuil. Ces quêtes de sens déferlent dans la solitude du poème. Parfois fragiles, ces voix ne font qu'éclairer le désordre d'une absence fondatrice.

Après *Romamor* (Écrits des Forges, 1999) et *Index* (Trait d'union, 2001), *M'atterres*, de Francis Catalano, est le dernier volet d'une trilogie portant sur les origines. On y retrouve cette parole

qui explore, de nouveau, la collision des rencontres tout comme l'incertitude métaphysique. Nerveuse, maladroite à l'occasion, la langue de ce poète québécois d'origine italienne fascine toutefois grâce à ses accidents et à son déséquilibre. Ce livre emprunte la forme du kaléidoscope pour rendre le désarroi d'une présence au monde. Dans sa préface à un choix de poèmes de Valerio Magrelli aux Éditions du Noroît, on lira cette remarque critique de Catalano: «*Écriture et maladie, de façon explicite, ne font qu'un: c'est une extrême sensibilisation, une décoration. Dans l'écriture comme dans la maladie il s'agit de ramener quelque chose à la vie. Conséquence d'une fracture interne, d'un choc, se construit le poème, comme en une douloureuse ossification, une pénible régénération.*»

On pourrait lire *M'atterres* avec ce commentaire en tête. Dès les premières pages, le poème cherche à rendre la détresse physique d'une mère couchée sur son lit d'hôpital. Le fils doit alors souffrir avec elle, avant de se jeter dans un voyage au bout de lui-même. À l'arrière-plan, la ville d'Amsterdam et son «*melting-pot culturel ouvert sur le large*». La tentation est alors

grande de s'enfuir du réel pour vaincre la peur du destin: «*Les mots arrivent pêle-mêle / là, sans discipline, tordus à l'ordre des choses / ils font leur miel d'une danse / entre cet objet et cet autre, ils viennent pêle-mêle, naissent, meurent, pêle-mêle / sitôt qu'ils viennent ils meurent / là, sans discipline, tordus à l'ordre des choses.*»

Cette écriture, aussi sèche qu'organique, prône une désinvolture du regard. Il y a dans la fêlure de la voix un cri de désespoir. La distance qui sépare de la figure maternelle ne laisse aucun répit. Cette recherche esthétique s'amuse autant qu'elle gravite d'un mirage à l'autre. Le poète refait connaissance avec l'espace qui le sépare de sa propre mort. Rien n'est lisse dans ces vers qui se heurtent, sans cesse, aux obs-

tacles. Comme le répète Catalano: «*Dire c'est redire l'épine dorsale / de l'absence qu'il y a en chaque chose.*» *M'atterres* fait place à une expérience polyphonique du monde comme du langage. Plein d'angoisse et de déchirement, ce trajet poétique ferme la parenthèse d'un long monologue interrogateur.

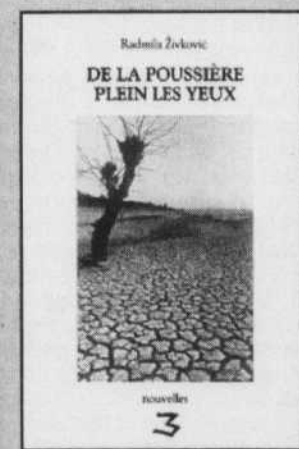
Beaucoup plus aérienne, la parole de Michel Létourneau se rapproche davantage d'une certaine luminosité face au tragique. Elle se place ainsi à la hauteur d'un effacement incontournable: «*Est-ce pour mieux mourir / que nous intercalons / le chuintement de nos pas / dans ceux de la mort.*» *Nos vies infranchissables* témoigne du sens des choses, malgré notre condition de mortel. L'image devient ici cette lueur entre le souvenir et l'amour. Toujours grave, cette voix tente

néanmoins d'échapper à la lourdeur du propos. Ainsi, la maison du temps s'ouvre aux rumeurs d'un passage. Un regard observe par-dessus l'épaule de l'ange. Le jour répond à la nuit. Au plus creux de l'abandon, des gestes tentent de saisir le dernier souffle des mourants: «*C'est à cette terre qu'il fallait s'attacher / chaque arbre chaque vi-*

*sage / posé là comme un passage / le feu consumait en nos paumes / nos demeures restées derrière / le regard lucide dans la flamme / nous ne nous sommes pas dénommés / aux carrefours sans appui du monde.*»

Un quête au bord de la blessure, prête à retrouver «*les césures inséparables de la mémoire*». Un livre sur l'attente et son revers.

## PRIX ADRIENNE CHOQUETTE



LES ÉDITIONS TROIS  
félicitent  
Radmila Živković

Denise Boucher  
Les fées ont soif  
TYPO II



Denise Boucher  
Madeleine Gagnon  
Retailles  
TYPO III



PARIS POLAROÏD



DENISE BOUCHER

LA REVUE  
MCEBIUS  
ÉCRITURES / LITTÉRATURE

25 ans

## Lecture publique

dans le cadre du  
Festival international de la littérature

le jeudi 16 mai 2002  
à partir de 18 heures

au Centre de diffusion artistique Alizé

900, rue Ontario Est  
métro Berri-UQAM

Vous aurez le plaisir de voir et d'entendre

Yvan Bienvenue, Maggie Blo, Michel-Ernest Clément  
Joël Des Rosiers, Lynn Diamond, Léon Guy Dupuis  
Robert Giroux, Alexandre Laferrère, Marie Hélène Poitras  
Claude Vaillancourt et Marc Vaillancourt

Entrée libre



Info-festival : (514) 844-2172

Félicitations à

Denise  
Boucherlauréate du  
PRIX DE POÉSIE SAQ

décerné à l'occasion  
du Marché francophone  
de la poésie 2002

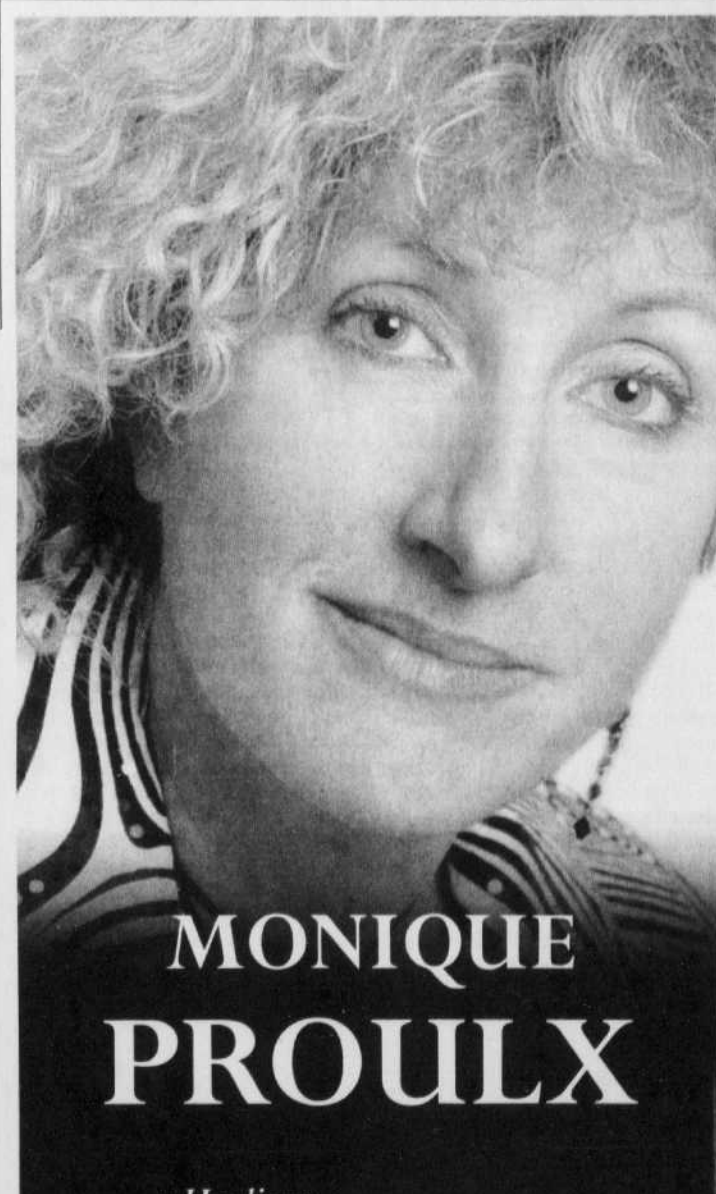


TYPO II

www.edtypo.com

• L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

MONIQUE  
PROULX

« Un livre  
époustouffant,  
peuplé de  
personnages  
hauts en couleur  
qui tient autant  
de l'hommage à  
Ducharme  
que du "polar  
existential"  
de Paul Auster.

\*\*\*\*\* »

Stanley Péan  
La Presse

MONIQUE PROULX

LE CŒUR EST UN

MUSCLE INVOLONTAIRE

LE CŒUR EST UN

MUSCLE INVOLONTAIRE

Roman

400 pages • 24,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

# LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Dans la jungle d'une mégapole

SÃO PAULO OU LA MORT QUI RIT

Raphaël Korn-Adler  
Hurtubise/HMH, 2002, 544 pages

Il y a des livres dont la couverture, la typographie, voire le titre ne servent que d'emballage: réussi ou non, séduisant ou austère. Trompeur, souvent. Honnête, parfois. Celui de Korn-Adler fait partie des meilleurs: il mérite qu'on s'y arrête. *São Paulo ou la mort qui rit* est l'un des premiers titres d'une nouvelle collection littéraire chez Hurtubise/HMH, dont le nom et la graphie — Amérique — indiquent déjà des orientations sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire. Signalons simplement, pour faire court, qu'on a choisi ici de donner à ce mot le sens qu'il aurait dans la langue maya («le pays du vent») en écartant son origine européenne, qui est la plus communément reconnue: l'Amérique a été ainsi nommée par un moine-cartographe qui, faute d'avoir pris connaissance des récits de voyage de Christophe Colomb, s'est rabattu sur ceux, postérieurs, d'Américo Vesputti. La majuscule et l'italique du «E» signalent, eux, la volonté d'une inscription française dans une écriture des Amériques qui accueillera tous les genres. «Amérique» entend être rien de moins que «l'espace du rêve et du changement».

Quoi qu'il en soit de ces ambitions éditoriales, le livre de Korn-Adler est d'une très belle présentation. La couverture, dont la maquette est de Marc Roberge, indique bien la manière et le propos du roman, avec ses images d'une mégapole qui allie la superposition et la fragmentation. Ainsi va la vie dans ce São Paulo: on s'entasse, on se croise, on s'affronte et la vie de chacun vole soudain en éclats.



Robert Chartrand

Raphaël Korn-Adler, qui est neurologue de profession, avait déjà décrit ce Brésil trépidant où il vit depuis plus de trente ans dans un premier roman, *La Vie aux enchères*, paru en 1997 chez Québec Amérique: c'était un thriller scientifique, très enlevé, où il était question d'un trafic d'organes à l'échelle internationale sur fond d'exploitation du Sud par le Nord.

Le São Paulo de ce roman est très semblable au Rio de Janeiro du précédent: la misère, la violence et la corruption règnent dans une jungle moderne. Les rares nantis s'accrochent à leur confort, retranchés dans leurs quartiers protégés. Ils espèrent que cela va durer, que leur fuite en avant va pouvoir se poursuivre sous un régime qui se plie aux diktats du libéralisme économique. Certains malins voient bien que le pays court à la ruine, mais il le fait dans un certain ordre, qui sait faire taire ses détracteurs.

Korn-Adler réussit, encore mieux que dans son premier livre, à faire sentir le grouillement d'une grande ville moderne où s'agitent des hommes et des femmes isolés dans leurs préoccupations et qui

se croisent par hasard. Un bon nombre d'entre eux ne sont que des figurants, racontés en quelques paragraphes puis perdus de vue.

Les personnages principaux, autour desquels se tisse la trame romanesque, sont peu nombreux. Un informaticien spécialisé dans la robotique, passionnément amoureux de sa femme. Des chercheurs généticiens. Le gourou d'une secte, ivre de pouvoir. Bref, la haute technologie. Des individus efficaces, pressés au quotidien, tout entiers tournés vers des lendemains qu'ils espèrent chantants. Ils incarnent un certain monde moderne, dans ses avancées spectaculaires et sa folie.

Mais cet univers de nouveauté est miné de l'intérieur par ces vieilleries que sont les rapports problématiques entre parents et enfants, les querelles de prestige parmi les collègues de travail, les souvenirs d'un passé douloureux. Les affects ne font pas bon ménage avec la course à la performance. Surgissent alors les peurs, les comportements irrationnels, la maladie devant lesquels la haute technologie est de peu de secours.

Les personnages du roman de Korn-Adler deviennent tous le profit qu'il y a à tirer de découvertes scientifiques ou de la naïveté des individus. Et ceux qui ne sont pas assez malins pour protéger leurs arrières le paient très cher. Dans cette ville folle où chacun court pour survivre, le cynisme est de rigueur. Le récit en rend compte avec un réalisme saisissant.

*São Paulo ou la mort qui rit* donne au départ une impression d'éparpillement, de fragmentation, avec des intrigues et des personnages dont on imagine mal qu'ils puissent se rejoindre. Une secte religieuse, les recherches sur les OGM, une maladie mystérieuse qui n'affecterait «que les grands centres urbains des

pays sous-développés»: ce ne sont là que quelques-unes des pistes sur lesquelles le roman est lancé. Mais la dispersion n'est qu'apparente: peu à peu, tout cela va se nouer avec une belle habileté.

Réalisme oblige: certains passages du roman sont assez techniques, étant donné les spécialités où œuvrent les personnages. On devra donc subir le jargon de l'informatique ou celui de la biologie, et tenter de comprendre ce que sont un «syndrome réticulo-lymbique», les propriétés des isomères ou l'«accumulation de beta-galactosidase dextrogyre dans le cytoplasme des neurones de l'aire limbique et de la substance réticulaire». Mais qu'on se rassure: il y en a juste ce qu'il faut pour créer un effet de vraisemblance: le lecteur qui n'y comprend goutte à l'impression que les protagonistes, eux, savent de quoi ils parlent.

Au total, cela donne une histoire très prenante, même si elle est gérée par quelques discours, comme celui sur cette prétendue loi du père, servie par un médecin frotté de théories lacaniennes: le vieux bon sens dirait simplement que tout enfant a besoin de repères précis à partir desquels il va se modeler ou qui lui serviront de repoussoirs. On trouvera également des considérations bien-pensantes sur ce nouveau millénaire qui n'apporte «aucun soulagement à l'angoisse d'un peuple ballotté de scandales politiques en scandales financiers» ou sur ces mégapoles où le banditisme fait «plus de victimes que les guerres d'Irlande, du Kosovo et du Moyen-Orient réunies».

On devine là les préoccupations louables de l'auteur qui sont, somme toute, assez discrètes. Elles ne gâchent pas un roman dont le mérite principal est de raconter une histoire qu'on n'a pas envie de lâcher avant d'en connaître le fin mot.

robert.chartrand@sympatico.ca

### LITTÉRATURE JEUNESSE

## Un phénomène mondial?

GISÈLE DESROCHES

Il fallait s'y attendre. Avec les étincelles qu'ont fait naître dans les yeux des éditeurs les chiffres astronomiques des ventes de la série Harry Potter, la chasse au prochain best-seller mondial en littérature jeunesse était ouverte. Eh bien, ne cherchez plus! Les Éditions Héritage affirment avoir mis la main sur ce «nouveau phénomène mondial de la littérature jeunesse». Voici ce qu'en dit le communiqué de presse: «A ce jour, la série *Le Funeste Destin des Baudelaire* a été traduite en plus de trente langues. Aux États-Unis seulement, la sortie du 8<sup>e</sup> tome a permis de passer le cap des cinq millions d'exemplaires vendus.» *Nés sous une mauvaise étoile* est le premier titre de la série, traduction de *The Bad Beginning* de l'auteur Lemony Snicket. Il raconte les tribulations des trois orphelins Baudelaire, dont la maison vient de passer au feu avec les malheureux parents dedans. Ils sont trois, c'est leur force: Violette, 14 ans; Klaus, 12 ans; et Prunille, le bébé sans parole qui n'a pour se défendre que ses quatre petites dents. Alors qu'ils passaient la journée à la plage, un ami de leurs parents, Monsieur Poe, vient les prévenir de leur destin. Après les avoir gardés quelque temps au côté de ses insupportables fils Albert et Edgar, il les confie à leur plus proche parent: l'infâme comte Olaf, qui les traite plus que mal (Aurore l'en-



fant martyr peut aller se rhabiller!), ne rêvant que de mettre la main sur leur magot. Pour s'en emparer, il projette d'épouser Violette par ruse, prenant prétexte d'une pièce de théâtre dans laquelle il offre un rôle à sa voisine la juge Abbott. Il y a de gros trous dans le scénario, ça joue vraiment gros, mais la force du récit tient surtout à sa narration, très habile, fascinante, teintée d'humour et menée rondement sans escamoter les émotions. Le lecteur se laisse mener par le bout du nez, non sans plaisir, dans les retournements de situation aussi surprenants qu'incongrus. Le narrateur est bien présent, interpellant régulièrement le lecteur, le prenant à témoin, le prévenant de malheurs plus horribles encore à venir, ex-

pliquant non sans ironie quelques mots difficiles, glissant ici et là quelques indices ou clins d'œil littéraires. On lit en effet beaucoup dans ce livre, la bibliothèque de la juge Abbott fournissant à la fois munitions et détente. Les événements se succèdent à un rythme qui laisse peu de répit: aussitôt une parade trouvée par les enfants (qui font preuve de beaucoup de créativité), aussitôt elle est déjouée par l'affreux Olaf. Les misères s'accumulent. Des enfants victimes d'adultes crapuleux, c'est vraiment une recette qui fonctionne. Si la finale délivre les malheureux du conte cruel, c'est pour mieux les emmener vers un ailleurs qui s'annonce noir foncé. Dès les premières lignes, on nous avait prévenus: «Si vous aimez les histoires qui finissent bien, vous ferez beaucoup mieux de choisir un autre livre. Car non seulement celui-ci finit mal, mais encore il commence mal, et tout y va mal d'un bout à l'autre...» Les éditeurs ont choisi pour ce premier titre un format de best-seller, laissant le livre poche habituellement en vigueur au secteur jeunesse: jolie couverture aux personnages un peu vieillots, couverture souple, papier de piètre qualité, rares illustrations noir et blanc. Un phénomène mondial? C'est une affaire à suivre.

*Jomush et la demoiselle d'en haut*, de Christiane Duchesne, se laisse lire avec autant de plaisir tout en faisant preuve de beaucoup d'originalité. L'atmosphère dégagée est étrange, faite d'un quotidien plausible assaisonné d'éléments surréalistes. Depuis qu'il a hérité de la maison de Volpi (voir *Jomush et le troll des cuisines*), le jeune commissaire Jomush n'a pas chômé, si bien que les vacances sont les bienvenues. Il les commence en explorant le grenier, où il découvre la photo d'une jeune fille inconnue aux



yeux de velours qui l'attire au point de tout remuer pour la retrouver. C'est un thème inhabituel pour des lecteurs de cet âge cible (entre 8 et 10 ans), et pourtant on s'y adonne, on suit avec intérêt le développement, on veut savoir, on a la curiosité chatouillée, des images dans la tête et une sympathie pour le héros qui ne fait pourtant rien d'héroïque. Qu'est-ce qui fascine tant dans les histoires de Duchesne? Les personnages sont intelligents, c'est vrai; ils sont aussi souvent imprévisibles. Le récit a de ces bifurcations... il nous réserve des surprises, c'est vrai. On est toujours au bord de quelque chose. Mais ce n'est pas ça. Il y a la puissance d'évocation, les mots qui, pourtant réduits à peu, enflamment le projecteur intérieur et laissent des images qui persistent. Mais ce n'est pas juste ça. Je crois bien que c'est dans le ton, dans l'écriture, dans le non-dit, dans le face à face avec celui ou celle qui raconte et qui s'efface pourtant derrière son récit. Une sorte de rapport au lecteur qui fait appa-

raître la relation empreinte de respect, une sorte d'honnêteté d'égal à égal. Un plaisir partagé. Genre, diraient les enfants. C'est ça, je crois, que l'auteur prend son pied, ressent autant de plaisir à nous raconter sa salade que nous à en prendre connaissance. D'ailleurs, pour la recette de salade, c'est à la dernière page. Une vraie salade Jeune fille que Jomush, en bon cuisinier, nous laisse pour vrai. L'eau à la bouche: je crois bien que c'est ça, finalement, l'ingrédient Duchesne. Pour les plus jeunes et moins avancés en lecture, il y a aussi *Julia et la fougère bleue*. Une histoire de printemps et de jardin, de chien appelé Chien, de petite fille de trois mètres de haut ou de quelques centimètres, ça dépend. «Je rêve? demande Julia. Et puis rêve ou pas, ça me plaît tout à fait.» Cette liberté-là plaît aussi tout à fait au lecteur. Dommage qu'il n'y ait pas la machine mondiale derrière les textes de cette qualité.

### NÉS SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE

SÉRIE LE FUNESTE DESTIN DES BAUDELAIRE

Texte de Lemony Snicket, traduit par Rose-Marie Vassallo, illustrations de Brett Helquist Héritage jeunesse 2002, 114 pages

JOMUSH ET LA DEMOISELLE D'EN HAUT

Texte de Christiane Duchesne, illustrations de Josée Masse Dominique et compagnie, coll. «Roman vert» 2002, 78 pages

JULIA ET LA FOUGÈRE BLEUE

Texte de Christiane Duchesne, illustrations de Bruno St-Aubin Boréal Maboul 2002, 54 pages

## Félicitations



La Fondation canadienne Donner est heureuse de vous présenter le remarquable ouvrage sélectionné

pour le **Prix DONNER 2001/2002** décerné au meilleur livre traitant de la politique gouvernementale canadienne

LAURÉATE: 25 000 \$

Marie Mc Andrew

IMMIGRATION ET DIVERSITÉ À L'ÉCOLE : LE DÉBAT QUÉBÉCOIS DANS UNE PERSPECTIVE COMPARATIVE (Les Presses de l'Université de Montréal)

DEUXIÈMES PRIX EX-AEQUO :

10 000 \$ CHACUN

Jack M. Mintz

MOST FAVORED NATION: BUILDING A FRAMEWORK FOR SMART ECONOMIC POLICY (Institut C.D. Howe)

Stan Persky et John Dixon

ON KIDDIE PORN: SEXUAL REPRESENTATION, FREE SPEECH AND THE ROBIN SHARPE CASE (New Star Books)

Décerné chaque année à des Canadiens de langue anglaise ou française, ce prix a été créé pour attirer l'attention sur le rôle fondamental de la politique gouvernementale et récompenser les meilleurs travaux dans ce domaine.

Ces livres vous amèneront à réviser votre conception du Canada.

### SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

Le 8<sup>e</sup> Festival International de la Littérature Du 10 au 18 mai 2002

## GUERRE À LA GUERRE

### Soirée de lecture

Ils sont écrivains et artistes.

Ils disent non à l'oubli, la peur, la haine et l'intolérance.

SALAH EL KHALFA BEDIARI (QUÉBEC)  
PAUL CHAMBERLAND (QUÉBEC)  
JOËL DES ROSIERS (QUÉBEC)  
MADELEINE GAGNON (QUÉBEC)  
KOULSTY LAMKO (TCHAD/RWANDA)  
LINDA LE (VIET-NAM/FRANCE)  
ELSA OSORIO (ARGENTINE)  
PIERRE OUELLET (QUÉBEC)  
CHRISTIAN SALMON (FRANCE)  
BASHKIM SHEHU (ALBANIE)  
SERGE-PATRICE THIBODEAU (ACADIE)  
ANTOINE VOLODINE (FRANCE)  
SPÛJMAT ZARIAB (AFGHANISTAN)

INFO-FESTIVAL : (514) 844-2172 www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation de l'Union des écrivains et des écrivaines québécois

MERCREDI 15 MAI, 20 H SALLE DU GESU 1202, DE BLEURY, MONTRÉAL METRO PLACE-DES-ARTS PRIX D'ENTRÉE : 8 \$ BILLETTS : (514) 861-4036 ADMISSION : (514) 790-1245

CELAT LE DEVOIR

### À L'ESSENTIEL

## L'apologie du plaisir

APHRODITE

Isabel Allende  
Traduit de l'espagnol par Alex et Nelly Thermillier Éditions Grasset France, 2001, 323 pages

Journaliste et romancière chilienne, Isabel Allende dédie «ces divagations érotiques aux amants polissons, mais aussi, pourquoi pas?, aux hommes timorés et aux femmes mélancoliques». Ces mots donnent le ton à son dernier ouvrage qui porte le titre annonciateur d'*Aphrodite*, dans lequel sont réunis contes, recettes et autres aphrodisiaques.

Cheminant sur les chemins de sa mémoire, Allende découvre que ses souvenirs sont associés aux sens, qu'elle ne peut séparer l'érotisme de la nourriture et qu'elle ne voit aucune raison de le faire. Plus encore, elle a bien l'intention de continuer à profiter de l'un et de l'autre aussi longtemps que ses forces et sa bonne humeur le lui permettront. D'où lui est venue l'idée d'enquêter sur les aphrodisiaques et l'érotisme. Le résultat? Un livre original, fantasiste, délicieux et drôle, dans lequel se côtoient humour, imagination et volupté. Rempli d'anecdotes, d'expériences personnelles, de citations, le livre est empreint de fraîcheur, de spontanéité, de joie de vivre. Les recettes sont intéressantes et leurs titres, souvent, ne manquent pas de piquant: figues du veuf, pruneaux frivoles, tentation de saumon, bout des morts (aussi appelé bouillon de Lazare), salade des odalisques, colin à la Diane, poires ivres, pommes ensorceleuses, pour ne nommer que ceux-là.

Robert Shekter, avec ses très belles illustrations en couleurs, Panchita Llona, avec ses recettes tout à la fois simples d'exécution et recherchées, et Carmen Balcells, en tant qu'agent littéraire, ont été des complices actifs dans la réalisation de ce projet, «une autobiographie du désir et un guide des plaisirs de la bouche». Une belle réussite.

Renée Rowan

### UN LIVRE ... UN CADEAU POUR LA VIE !

CONTES DE PLUMAUVENT

Contes Claire Piché Lachance

AMOUR & NOSTALGIE

Poèmes Assad Accius

CANDICE OU L'INNOCENCE

Roman Clarisse Sifait

LA POURSUITE

Récit sur le suicide Dominique Blondeau

CUISINE & CONSEILS PRATIQUES POUR JEUNES AU CAMPUS

Paula Cassagnol

RECIPES & HANDY ADVICE FOR YOUNG PEOPLE RESIDING IN CAMPUS

Paula Cassagnol

Pour vous les procurer, Culture Jeunesse Distribution

Tél.: (416) 293-8910

vous invite à visiter son site au :

www.culturejeunesse.com

LITTÉRATURE  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

# La mauvaise graine d'un jardin

GUYLAINE MASSOUTRE

En d'autres temps, le sujet aurait pu prêter à sourire pour sa nature aberrante ou à repousser pour sa monstruosité, digne des tréteaux de foire. Il est autant mythique que phénomène attesté. Il résulte d'une anomalie de la différenciation sexuelle puisqu'il se classe dans la catégorie exceptionnelle des XXY: d'aspect masculin, ce sujet énigmatique voit ses seins se développer à la puberté et son sexe demeurer semblable à celui d'un enfant. Étrange malheur, il a dû constater que la différenciation des sexes est chez lui absente: il est hermaphrodite.

Noëlle Châtelet, il y a une dizaine d'années, rencontrait un tel être, qui se confiait à elle. Elle publie aujourd'hui *La Tête en bas*, roman qui peint l'histoire de Paul, né Denise. Écrit à la première personne dans une langue limpide, ce bref roman fait renaître l'affolant malaise d'un garçon décalé dans un corps de femme. Éprouvant des sensations impossibles à partager, Paul mène une délicate enquête à propos de soi, à un âge où tout enfant a déjà fait siennes les certitudes de la première identité sexuelle. Fille ou garçon, cela devrait être clair.

Pour la jeune acrobate, le plus périlleux n'est pas la culbute. Avec la complicité de l'amie Geneviève, grâce au toucher, les jeunes gens cernent l'ambiguïté de Denise et le penchant de Paul, le chemin fou de la mauvaise graine qui mène de Denise à Paul. Quelle honte de se sentir inaccompli, quelle confusion à se percevoir loup-garou, quelle torture à supporter le déguisement de l'uniforme scolaire, les mensonges à l'entourage, le glâchis de l'anormalité! Le désaccord entre soi et soi à l'allure d'une faute; ô les mauvaises pensées, dans le conflit d'être moitié-moitié, inachevé...

### Troublante complétude

Au musée du Louvre, à Paris, une délicate statue de marbre blanc, copie romaine — d'époque hellénistique — d'une œuvre grecque datant du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, est posée sur un lit marmoréen signé Le Bernin. Posée près d'une fenêtre, elle attire les regards des visiteurs, au point où cette fascination a fait l'objet d'études. Abandonné au sommeil, cet Hermaphrodite endormi, fils d'Hermès et d'Aphrodite à la beauté androgyne, au sexe d'homme et au menu buste féminin, donne



Noëlle Châtelet

J. FOLEY/LE SEUIL

l'image paisible d'une complétude sereine.

La beauté stupéfiante de la statue antique n'a pas échappé aux artistes italiens de l'époque baroque. A celle du romantisme, un Baudelaire se prenait de passion pour telle *Nymphe au scorpion* de Bartolini, où la piqure venimeuse importait moins que l'élégance de la ligne. Cette statue figurant le passage et la transformation impassibles reçoit aussi au Louvre une attention perplexe.

Le roman de Noëlle Châtelet se situe exactement dans cette perspective. Il restitue avec délicatesse la constatation d'une ambivalence sexuelle qui se définit lentement, avec un grand calme sous des tempêtes passagères. Le drame n'existe que pour autrui, et ce renversement agit au cœur même de ce qui fixe le regard sur la sculpture. La lecture

suscite un même attrait. Fait aussi rare que ce dont il parle, ce roman ne repose pas sur une péripétie dramatique: il se justifie d'être aux accents d'un témoignage tout en douceur, en demi-teintes mais claires, repoussant la perplexité du lecteur jusqu'au moment où tout rentre dans l'ordre, par l'ablation des seins.

Avec la légèreté d'une musicienne, Noëlle Châtelet, professeur de littérature à la Sorbonne — et, à ce propos, sœur de Lionel Jospin —, traite de cette chimère en faisant partager le secret de Paul avec tact. Le questionnement silencieux du personnage se perd dans la bizarrerie des situations quotidiennes, qui le laisse, peccaud, régler l'imbroglio de son corps. Sens dessus dessous, Paul se réconcilie avec la volupté de son corps. Il habite enfin l'évidence d'être un homme. Il y a eu un prix

Noëlle Châtelet publie *La Tête en bas*, roman qui peint l'histoire de Paul, né Denise

à payer, la décision d'arracher l'herbe folle.

### Tête-à-soi

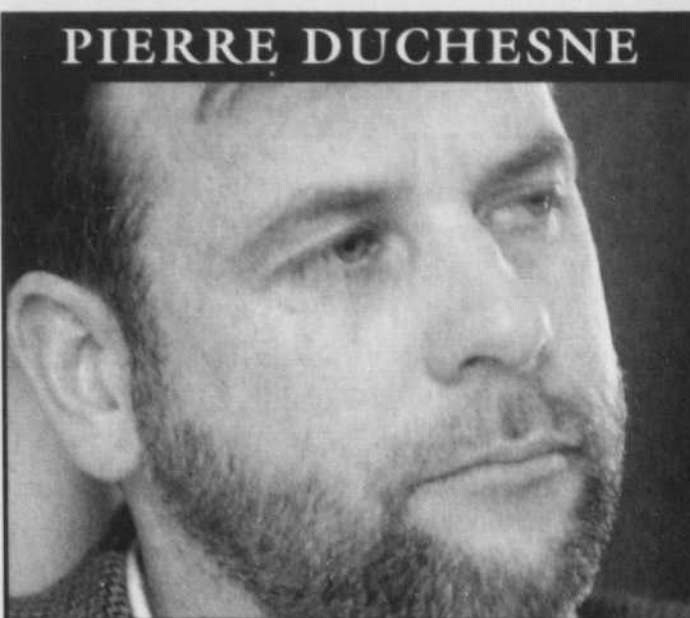
Nul n'ignore plus que Dominique Rolin a entrepris de rendre publique sa vie amoureuse et complice avec Philippe Sollers, qu'elle nomme affectueusement Jim. Dans ce nouveau pan de journal intime, toujours distancé de la vraie vie et des personnes ayant réellement existé, elle fait de ce *Futur immédiat* le pain d'aujourd'hui et le seul projet à tenir: «D'une certaine façon, je suis l'auteur d'une anthologie exclusivement consacrée à Jim. Cet énorme ouvrage concerne tout ce qui le touche de près ou de loin.» Quarante-deux ans d'observation, écrit-elle à propos de celui qu'elle nomme «un libertin profondément fidèle». La clé de voûte prend toutes ses proportions. Les secrets sont ici évanescents, mais la ligne de fond tient bien. Dominique entonne le chant final en son nom propre, qu'elle nomme aussi «mon petit moi-moi». Le temps lui manque déjà, mais, avec ténacité, elle proclame sa plus grande fierté: le bonheur d'exister.

A ce projet vient s'ajouter *Plaisirs*, un livre d'entretiens de Dominique Rolin avec Patricia Boyer de Latour. On y voit repasser maints renseignements déjà connus, mais ses origines belges, sa vie familiale et amoureuse, ses goûts artistiques s'y explicitent complaisamment. Le portrait ne manque pas de sincérité, même s'il a quelque touche mondaine. L'affirmation, à peine moins littéraire, centrée sur soi, montre un plein caractère. Le plus étonnant, c'est la rupture du silence qui enveloppait jadis ses romans de mystère. Quelque chose a éclaté? Le 22 mai prochain, elle aura 89 ans. Rolin a décidé d'écarter l'ombre, et la dernière question sonne juste: «Ai-je l'air d'une femme résignée?»

LA TÊTE EN BAS  
Noëlle Châtelet  
Le Seuil  
Paris, 2002, 152 pages

LE FUTUR IMMÉDIAT  
Dominique Rolin  
Gallimard NRF  
Paris, 2002, 115 pages

PLAISIRS - ENTRETIENS  
AVEC PATRICIA BOYER  
DE LATOUR  
Dominique Rolin  
Gallimard NRF, collection  
L'Infini, 2002, 220 pages



PIERRE DUCHESNE

## Jacques Parizeau, Le Baron Tome II, 1970-1985

« Monsieur [Parizeau] doit se réjouir d'avoir un biographe à la mesure de son personnage. [...] Une vraie biographie non autorisée, un vrai livre de référence... \*\*\*\* »

Gérald LeBlanc,  
*La Presse*

« Le journaliste Pierre Duchesne rend justice à un homme admiré même au Canada anglais. »

Michel David,  
*Le Devoir*



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## GILLES TIBO



### Les Parfums d'Élisabeth

« À la manière d'Anne Hébert dans *Les Fous de Bassan* ou de Gabrielle Roy dans *La Montagne secrète*, l'auteur nous raconte la mer et l'oiseau, la rage et la peur, la joie et l'espérance dans les mots puissants, chargés d'images. »

Nathalie Paquin,  
*Le Point d'Outremont*

« Un livre plein de belles et grandes émotions. »  
Laurent Laplante,  
SRC Québec



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## HÉLÈNE VACHON



### La Tête ailleurs

« [...] la qualité et l'originalité de la plume, doublés d'une aisance à développer une histoire captivante, font de ce bouquin l'un des incontournables de cette saison. »

Catherine Morency,  
*Voix - Québec*

« D'un douloureux réalisme, ce récit à la prose intimiste et kaléidoscopique jette un regard éloquent sur une société musclée, à la dérive d'elle-même, incapable de communiquer. »

Hélène Simard,  
*Le Libraire*



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

### L'ESSENTIEL

## Un intérêt symbolique

Les premiers balbutiements de la Recherche

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Décidément, les Éditions Gallimard raclent les fonds de tiroirs pour publier tout ce qui porte la signature de Proust. À défaut d'inédits importants (il n'en n'existe plus, semble-t-il), les quatre petits carnets déposés à la Bibliothèque nationale de France témoignent des premiers balbutiements de *La Recherche*. Notes, esquisses fragmentaires, notations autobiographiques, compte des sommes versées à sa gouvernante et à son chauffeur; il y a de tout en phrases hachurées, barrées en une sorte d'aide-mémoire. «Si beaucoup d'écrivains ont utilisé des carnets pour tenir un journal intime, y consignent des impressions de voyage ou des notes préparatoires diverses, Proust s'est servi exclusivement des siens pour accompagner son œuvre, tant sur le plan lexical que sur le plan de la création», écrit Florence Callu et Antoine Compagnon en préface à ces *Carnets* dont ils offrent une transcription intégrale et annotée.

L'ennui, c'est que ces notes éparses peuvent difficilement intéresser les proustiens, même les plus fervents. *Carnets* s'adresse avant tout aux chercheurs. Les autres pourront puiser çà et là une réflexion susceptible de les intéresser, par exemple sur les personnages de Saint-Loup ou de Norpois, mais il est à peu près impossible de s'offrir une lecture extensive de ces fragments, dont l'intérêt demeure symbolique.

### CARNETS

Marcel Proust  
Édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon  
Gallimard  
Paris, 2002, 1661 pages



## LE LIVRE DE L'ÉTÉ

Des personnages truculents, des rebondissements à la pelle, des clins d'œil tant aux grands qu'aux plus salopards de ce monde, bref, une histoire prenante, décapante, décadente et... délirante.

*Rose Sang* - 187 p., est disponible sur internet ([www.rosesang.com](http://www.rosesang.com)) et dans les meilleures librairies : Renaud-Bray, Archambault, Le Marché du Livre, La Librairie d'Outremont, Limasson, Librairie René Martin...

Pour tout renseignement : (514) 284-6017

### SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !



LE 8<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE  
DU 10 AU 18 MAI 2002

### LES MOTS DE GABRIELLE ROY dits par Patricia Nolin et Monique Spaziani



1947.  
Deux ans après la parution de *Bonheur d'occasion*, elle nage en pleine gloire. Elle rencontre celui qu'elle appelle *Mon cher grand fou*.

1979.  
Plus de trente ans ont passé. Grande voyageuse, elle aura écrit 485 lettres d'amour et d'amitié à son compagnon Marcel Carbotte. Et une des œuvres les plus importantes de notre littérature.

TEXTES  
GABRIELLE ROY  
LECTURES  
PATRICIA NOLIN ET MONIQUE SPAZIANI  
RECHERCHE MUSICALE  
CLAUDE LEMELIN

INFO-FESTIVAL :  
(514) 844-2172  
[www.uneq.qc.ca/festival](http://www.uneq.qc.ca/festival)

Une présentation de l'Union des écrivains et des écrivains québécois

LUNDI 13 MAI, 20 H  
SALLE DU GESU  
1202, DE BLEURY, MONTRÉAL  
MÉTRO PLACE-DES-ARTS

PRIX D'ENTRÉE : 8 \$

BILLETS : (514) 861-4036  
ADMISSION : (514) 790-1245

## ESSAIS

## Maître Jacques et sa dame

JACQUES PARIZEAU

Tome 2: Le Baron (1970-1985)

Pierre Duchesne  
Québec Amérique  
Montréal, 2002, 536 pages

Louis Cornellier

Avec *Le Croisé*, tome 1 de sa magistrale biographie de Jacques Parizeau qui couvrait les années 1930-70, le journaliste Pierre Duchesne s'est imposé, l'an dernier, comme un biographe-portraitiste politique de très haut niveau. La parution du tome 2 de son immense projet vient renforcer, si cela est possible, l'admiration que l'on pouvait éprouver à l'endroit de son travail d'enquête et d'écriture.

Rédigé dans un style toujours aussi transparent mais peut-être encore plus vivant et plus efficace que celui de la tranche qui l'a précédé, *Le Baron*, un coup entamé, ne se laisse quitter qu'à la dernière page. Se faisant tour à tour chronique historique, thriller financier, policier et politique, de même que portrait d'un homme convaincu, fidèle «à sa dame: l'option indépendantiste», cet ouvrage passionnant apparaît comme un véritable tour de force.

Après le technocrate patriote dépeint dans le premier tome, on découvre maintenant le militant péquiste et indépendantiste (eh non, ça ne va pas toujours de soi!) du début des années 70, qui couvre «la campagne partout, en bon soldat», et qui pousse le zèle jusqu'à mettre sur pied un réseau d'informateurs visant à prévenir les sornioises stratégies fédérales. Tout au long de sa carrière, d'ailleurs, Parizeau entretiendra cette posture du soupçon envers les coups fourrés d'Ottawa.

Fidèle, dès le début de son militantisme, à la stratégie du «toujours à l'offensive!», l'indépendantiste radical s'opposera, à partir de 1974, à ce qu'il appelle les «virailages de Claude Morin», qui ont pourtant l'oreille de René Lévesque. Militant et politicien aristocrate, Jacques Parizeau, selon Duchesne, cul-

tive une éthique du franc-jeu qui supporte très mal les louvoisements opportunistes et les tractations de coulisses. Pour lui, le ralliement à la cause doit s'obtenir à coups d'arguments définitifs. Aussi, la discrétion indépendantiste de Lévesque lors du lancement de la campagne électorale de 1976 lui apparaît comme une «approche nébuleuse» à laquelle il ne se ralliera que par loyauté envers son chef. Dans les années qui suivront, il devra d'ailleurs se soumettre plusieurs fois à la tortueuse «ligne Lévesque», qu'il attribue à l'influence de son frère ennemi Claude Morin. A titre de ministre, Parizeau, souligne Duchesne, se fera un point d'honneur, tout au long de sa carrière, d'éviter toute situation de combines et de marchandages. Dans son code d'éthique, des idées et des projets, ça se défend et s'impose, mais ça ne se marchande pas.

Le premier tome de cette biographie était clair à des- sus: l'intelligence remarquable du docteur en économie de la London School of Economics a rapidement fait l'unanimité. Dans *Le Baron*, c'est celle du ministre des Finances d'un gouvernement indépendantiste qui s'étale à pleines pages. Jamais à court d'idées brillantes, maîtrisant parfaitement ses dossiers, muni d'une vision politique claire et cohérente, Parizeau mérite probablement le titre de ministre des Finances le plus imposant

de l'histoire du Québec. Les pages que Pierre Duchesne consacre à cet aspect de son œuvre devraient en convaincre même les plus rétifs à cet égard.

Antithèse de l'argentier de province attentiste et rampant, Parizeau, dès 1977, répliquera au chantage économique canadien-anglais et américain en menant une fructueuse tournée de financement à l'étranger (Allemagne, Suisse, Angleterre, Japon) qui libérera partiellement, mais d'éclatante façon, le Québec de ses habituels et exclusifs bailleurs de fonds. Instigateur, entre autres, du REA (Régime d'épargne-actions) en 1979 et, avec Louis Laberge, du programme Corvée-habitation en 1982 et du Fonds de solidarité de la FTQ en 1983, il tentera d'insuffler une vigueur autonome à l'économie québécoise. La direction nationaliste qu'il donnera à la Caisse de dépôt et placement du Québec, sans pour autant transiger sur sa rentabilité, participe du même courant volontariste.

Ces réalisations, évidemment, ne sont pas sans taches. Le REA a surtout profité aux grandes entreprises, et le concept même des fonds syndicaux demeure critiquable d'un point de vue... syndical. Parizeau, ce fut aussi l'échec de l'amiante et la sévère récupération salariale imposée aux employés gouvernementaux en 1983. N'empêche: l'œuvre d'ensemble impressionne beaucoup plus qu'elle ne désole.

## Le militant

Comparé au ministre des Finances aux coudees franches, le militant Parizeau apparaît toutefois comme un homme empêché par sa loyauté au chef. Avant, pendant et après le référendum de 1980, il accepte, parce que la cause lui tient à cœur plus que tout et parce qu'il croit en Lévesque, de jouer les bons soldats, mais le trait d'union de la souveraineté-association l'irrite au plus haut point. La foirade de la nuit des longs couteaux, qu'il attribuera à «ceux qui se sont fait avoir comme des enfants», c'est-à-dire surtout Claude Morin et Claude Charron, les tergiversations de Lévesque qui s'ensuivront, de même que le «beau

risque» de 1984 l'amèneront à démissionner cette même année. Dans son discours de départ, il exprimera son refus de la doctrine attentiste qui professe «qu'il faut aller au même rythme que la population»: «Je ne sais pas d'où vient ce vieux bobard. Il consiste à nier l'activité politique, qui consiste à convaincre ses concitoyens de la validité d'un objectif qu'un parti, que des hommes et des femmes ont en tête. Et, bien sûr, comme toute idée, au départ, elle est minoritaire, et elle gagne graduellement du terrain et parfois elle en perd. C'est ça, l'action politique.» Sa carrière politique, alors, malgré sa démission, est loin d'être terminée... et le tome 3 de cette biographie sera justement consacré au retour de «Monsieur».

En attendant, les passionnés de politique québécoise devraient se faire un devoir de lire les quelque 1000 pages déjà publiées de ce projet en marche. En plus de revivre une époque où les politiciens n'avaient pas encore renié les idées et la cigarette (dieu qu'on fumait dans le temps!), ils découvriront une des têtes d'affiche les plus éclatantes et les plus spectaculaires d'un parti qui a façonné plus que tout autre, peut-être, le Québec d'aujourd'hui.

Habile à susciter sans relâche l'intérêt du lecteur, soucieux du détail révélateur (pour illustrer l'austérité du personnage, le biographe nous apprend que Parizeau interdit le port du pantalon à ses secrétaires, leur imposant la jupe, et qu'il se présente à des épluchettes de blé d'Inde en complet) et appliqué à éclairer les zones d'ombre de notre histoire politique récente (les nouvelles pièces apportées au dossier Claude Morin-GRC dans ce livre ont déclenché une polémique entre Duchesne et Pierre Godin, le biographe de René Lévesque), Pierre Duchesne, avec *Le Baron*, confirme son brio de biographe. Quoique traité sans complaisance dans ce monument non autorisé, Parizeau peut s'estimer privilégié: peu de vivants ont eu droit, dans l'histoire, à une telle rigueur attentive.

louiscornellier@parroinfo.net

## PHILOSOPHIE

## Lamento pour la paix

GEORGES LEROUX

La rhétorique de la paix semble bien impuissante quand la violence est quotidienne, et les pacifistes qui parlent sont souvent moins éloquentes que ceux qui se taisent. La tradition des arguments du pacifisme est pourtant très riche, et quand on la retranscrit de la Renaissance à Bertrand Russell, on ne peut que s'étonner du fait qu'elle soit si mal

connue. Ces arguments ne sont en effet pas seulement les paroles de penseurs marginalisés par leur refus de la guerre, y compris les guerres soi-disant justes, ce sont aussi des positions spirituelles qui, de tout temps, ont alimenté des politiques de paix et contribué à former le grand idéal cosmopolitique qui culmine dans la pensée de Kant.

Le plaidoyer d'Érasme (1466-1536) appartient à cette tradition

et il représente une étape de grande importance dans la proposition d'un idéal de paix pour l'Europe, dont lui-même n'aura connu que la face guerrière et sanglante. Proche ami de Thomas More, il était partisan d'un humanisme fait de simplicité et d'ouverture. Son écrit le plus connu, *Eloge de la folie*, porte les traces de cet idéal spirituel fondé sur une critique des doctes et des savants, et ses positions, souvent qualifiées d'am-

biguës, dans les débats houleux avec les penseurs de la Réforme, ne sont sans doute que le reflet de sa crainte des dogmatismes et de son horreur des querelles d'idées quand leur seul horizon est l'appel aux armes. Sa recherche de la paix imprègne toute son œuvre, et ceux qui font de lui un penseur qui préfigure les Lumières ne se trompent pas: ses positions politiques sont aussi claires que son pacifisme est radical.

Un argumentaire, si riche soit-il, requiert un milieu pour être diffusé, et cela Érasme en disposait dans une Europe où l'humanisme lui faisait grand accueil. On peut lire son *Plaidoyer pour la paix*, rédigé en 1516, comme une lettre aux princes sur les vertus de la paix et son absolue nécessité. Sa «guerre contre la guerre» se fonde sur l'idéal de tolérance qu'il avait placé au foyer de son *Eloge de la folie*: le conflit trouve, en effet, selon lui, sa première racine dans la certitude, toujours fallacieuse, qui fait croire à la raison qu'elle est seule dépositaire d'une vérité ou d'un droit. Le premier exercice raisonnable du pacifiste est de mettre en question cette certitude, et Érasme propose trois modèles de cette attitude: le doute socratique, la sagesse de Salomon et la compassion évangélique. Dans ce «lamento», dont la face sombre se constitue de l'étendue des ténèbres dont il fut le contemporain, la Paix parle à la première personne; isolée, elle ne peut trouver refuge nulle part. Toute société humaine est un lieu d'affrontements parce que ses membres sont si sûrs de ce qu'ils pensent, si pénétrés de leurs droits. Les guerres ne se nourrissent donc pas en premier lieu du désir du pouvoir qui, chez des penseurs ultérieurs comme Hobbes, deviendra le moteur de la violence, mais d'abord de la fermeture de l'esprit, de son aveuglement aux mains de la certitude et de l'intolérance.

## Rhétorique d'exemples

S'il faut interpréter cet aveuglement, dont Érasme détaille les conséquences de mort et de misère, c'est d'abord à une faiblesse de la volonté: proche de La Boétie sur ce point, Érasme pense que l'humanité ne veut pas la paix et lui préfère la violence. Le dispositif du plaidoyer met donc en place un argument pacifiste évident et séculaire, tous les peuples protestant de leur désir de paix et de leur conviction de la supériorité de cet idéal, et une activité guerrière déployée sur l'abîme de la mort. Le défaut de volonté est lui-même le résultat d'une faiblesse de nature, mais Érasme n'est pas Hobbes, ni Rousseau: sa pensée n'assume pas la violence, elle s'efforce plutôt d'en montrer le caractère scandaleux au regard des vertus de l'amitié et du lien civique.

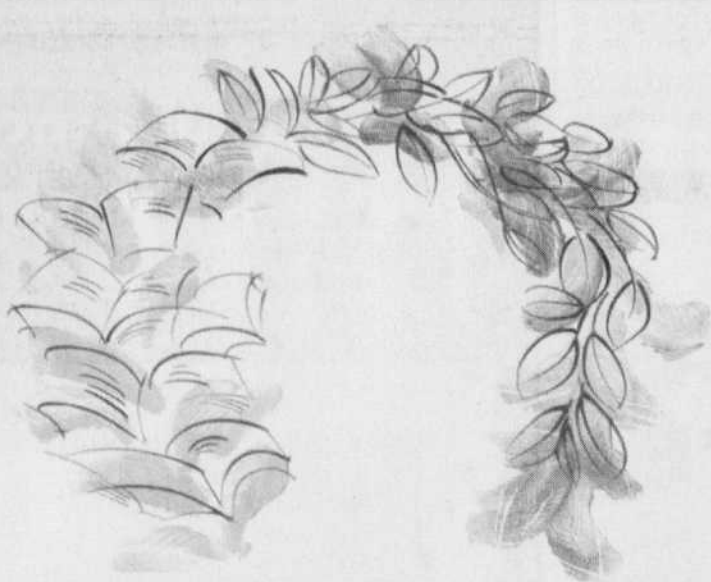
L'écriture de ce plaidoyer se nourrit de la pensée renaissante des exemples: Érasme propose des modèles, il souhaite qu'ils inspirent. Cette attitude se situe dans le droit fil de l'humanisme qu'il hérite du Plutarque proposant ses *Vies parallèles* aux princes vertueux, et dont il communiquera le haut idéal à Montaigne. Critique des guerres religieuses, ce grand humaniste a été le témoin de tant de violences chrétiennes qu'il lui était devenu naturel de proposer la paix de l'Évangile tout en dénonçant l'Église, les théologiens, les prêtres, les princes chrétiens et tous ceux que leurs certitudes chrétiennes irrémédiablement aveuglent. Mais Érasme n'est pas lui-même le théologien qu'il recherche, et à aucun moment, à la différence d'un saint Augustin, il n'aborde la question théologique de la violence: pourrait-elle, en tant que mal naturel de la volonté humaine, participer d'une volonté divine ou simplement d'une forme obscure de rationalité? La souffrance historique est ici pur scan-

dale, et les responsables, violemment attaqués dans ce réquisitoire, sont les puissants et les clercs. L'analyse d'Érasme demeure donc d'abord un effort de conversion des princes; ce n'est ni une philosophie de la violence ni une théologie de l'histoire.

Quand on lit sous sa plume que «la paix la plus injuste est toujours préférable à la plus juste des guerres», on sait que cette conviction ne peut trouver sa démonstration dans une rhétorique d'exemples et qu'elle exigera une histoire. Ce plaidoyer ne fait que l'esquisser, et il en suspend l'achèvement à la question de la volonté, à la sincérité du désir de paix. Si l'histoire livre un enseignement, c'est d'abord celui de l'insincérité, et comme tant d'autres penseurs après lui, et au premier rang Kant dans son *Projet de paix perpétuelle*, publié en 1795, Érasme ne voit aucune solution autre que celle d'une concertation de tous les puissants. S'adressant à eux, il en attend une forme de conversion intérieure, une méditation sur la tolérance, il leur montre le sang qui est le prix de toute victoire, il en appelle à leur dignité: sur le chemin qui mène au cosmopolitisme et à l'idée d'un gouvernement mondial qui inspirent Kant, cet appel n'est pas encore moderne mais, dans sa véhémence et sa ferveur, il représente un jalon moral et politique majeur. Peu de philosophes sont pacifistes, la plupart cautionnent la violence, mais aucun ne voudrait contredire Gandhi qui, en fidélité à la pensée d'Érasme, écrivait: «Le chemin de la paix est le chemin de la vérité... Celui qui dit la vérité ne peut pas rester violent pendant longtemps.»

## PLAIDOYER POUR LA PAIX

Érasme  
Traduit du latin et présenté  
par Chantal Labre  
Éditions Arléa  
Paris, 2002, 90 pages



Paix des Libraires  
du Québec

LA 9<sup>e</sup> REMISE DU  
PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

Le lundi 13 mai 2002

Un hommage aux romanciers organisé  
par l'Association des libraires du Québec  
en collaboration avec le journal *Le Devoir*

## FINALISTES - ROMAN

## QUÉBÉCOIS

*Putain*, Nelly Arcan  
(Seuil)

*Rouge, mère et fils*,  
Suzanne Jacob (Seuil)

*Ruelle Océan*, Rachel Leclerc  
(Boréal)

*Le ravissement*, Andrée A. Michaud  
(L'Instant même)

*Du mercure sous la langue*,  
Sylvain Trudel (Les Allusifs)

## FINALISTES - ROMAN

## HORS QUÉBEC

*Pilgrim*, Timothy Findley  
(Serpent à plumes)

*La Constance du jardinier*,  
John Le Carré (Seuil)

*La Perte et le Fracas*,  
Alistair MacLeod (Boréal/L'Olivier)

*La musique d'une vie*,  
Andrei Makine (Seuil)

*Mon nom est Rouge*,  
Orhan Pamuk (Gallimard)



AUTEURS ET PERSONNAGES

Un endroit où tout est permis.  
Où l'on peut se rincer l'œil,  
se raconter des histoires.  
Où ça murmure, ça chante,  
ça danse,  
ça crache,  
ça philosophe.

VENDREDI 17 MAI, 20 H (ANIMATION DÈS 19 H 30)  
LION D'OR  
1676, RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL  
PRIX D'ENTRÉE : 5 \$  
BILLETS : (514) 844-2172

INFO-FESTIVAL : (514) 844-2172  
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation de  
l'Union des écrivaines et des écrivains québécois

Le 8<sup>e</sup> Festival International de la Littérature

CABARET LITTÉRAIRE... À DOUBLE TRANCHANT!

## ESSAIS

HISTOIRE  
Des femmes  
au LacSAGUENAYENSIA  
LA REVUE D'HISTOIRE  
DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN  
Volume 44, numéro 2,  
avril-juin 2002

LOUIS CORNELIER

Peu ou pas enseignée, la plupart du temps négligée au profit de la grande histoire sociale, nationale ou internationale, l'histoire régionale, patrimoine essentiel sans lequel le reste perdrait son sens, continue heureusement de passionner plusieurs spécialistes et amateurs qui lui consacrent de belles énergies.

Publiée depuis 1959 par la Société historique du Saguenay, la revue *Saguenayensia*, actuellement dirigée par Louise Bouchard, constitue un modèle du genre. Entièrement consacrée au rôle des femmes dans l'histoire de cette région, son plus récent numéro présente des textes de qualité sur le parcours de la «belle» religieuse Marie Boily (Jérôme Gagnon et Eric Tremblay), sur l'enfance et ses à-côtés dans le village de Latérière au début du XX<sup>e</sup> siècle (Catherine Ferland), sur *L'Intrépide Mission des maîtresses d'école* dans une région de colonisation entre 1840 et 1960 (Caroline Marcoux) et sur *Les Communautés religieuses enseignantes féminines (1864-1970)* (Mélanie Desmeules).

Deux contributions rédigées par des amateurs (Réjeanne Lapointe et Chantal Maltais) complètent le dossier en abordant l'histoire du «mouvement des femmes dans la région» et le «60<sup>e</sup> anniversaire du droit de vote des femmes au Québec». Parsemées de fautes de français et d'erreurs factuelles, ces deux derniers textes, surtout le premier, souffrent d'un travail éditorial bâclé. En guise de hors-d'œuvre, Jérôme Gagnon nous offre aussi une petite réflexion sur le thème de *Maria Chapdelaine et la monumentalité* qui s'inspire de la controverse déclenchée en 1986 par l'audacieux monument *Femme et terre*, de l'artiste chicoutimien Ronald Thibert, qui évoquerait trop crûment, selon certains, *l'hymen à Maria*.

De fort belle tenue matérielle, inégale mais instructive et stimulante sur le plan éditorial, la revue *Saguenayensia*, une publication 100% régionale, n'a pas à rougir de sa contribution importante à la «petite» histoire du Québec. Les curieux peuvent visiter son site Internet ([www.shistoriquesaguenay.com](http://www.shistoriquesaguenay.com)) ou encore communiquer avec la rédaction par téléphone [(418) 549-2805] ou par courriel ([shs@cybernaute.com](mailto:shs@cybernaute.com)).

Olivieri  
librairie • bistroUN  
BISTRODES DIZAINES  
D'ÉVÉNEMENTSDES MILLIERS  
DE LIVRES5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél.: 514-739-3639  
Fax: 514-739-3630  
[service@librairieolivieri.com](mailto:service@librairieolivieri.com)

## La génération lyrique, 10 ans plus tard

ANTOINE ROBITAILLE

Dès sa parution, l'essai *La Génération lyrique*, de François Ricard, fut considéré comme un livre important. Et rare: un véritable essai. Dix ans plus tard, il ne cesse d'ailleurs de se vendre, et les analyses qu'il contient apparaissent prémonitoires. En France, où il circulait déjà beaucoup sans être véritablement diffusé, il est réédité aux Éditions Climats (qui publient aussi Christopher Lash, critique de la modernité «thérapeutique»). Aussi, la revue de la bande à Kundera, *L'Atelier du roman (ADR)*, consacre son dossier principal à *La Génération lyrique* dans son dernier numéro, avec des textes de Philippe Muray, de Lakis Prodigis (directeur-fondateur de l'ADR) et d'Isabelle Daunais, entre autres. Retour, avec son auteur, sur un classique en devenir.

L' A I R E  
DES IDÉES

modernisation mais a de la difficulté à transmettre les bienfaits qu'elle a reçus.

**Le Devoir:** Qu'advient-il du lyrisme aujourd'hui, dix ans après que vous l'avez décrypté?

**François Ricard:** Il triomphe, ici comme ailleurs! Je suis assez d'accord avec l'interprétation que Philippe Muray développe dans son texte de *L'Atelier du Roman*: il y a une sorte de «généralisation lyrique», généralisation d'un esprit hypermoderne. Moi, j'avais essayé de le circonscrire dans mon livre en l'attribuant à une génération en particulier, et même à une cohorte en particulier. Mais on le voit partout dans la société: dans la culture, les comportements politiques, la morale familiale. Et il n'est pas beaucoup mis en cause.

**Le Devoir:** Diriez-vous que l'aspect universel de votre analyse vous avait échappé et qu'il vous apparaît aujourd'hui plus clairement?

**F. R.:** Mon livre était à la fois personnel et local. Je ne connaissais pas suffisamment les autres sociétés pour me permettre de généraliser. Mais j'avais l'intuition que certaines des choses qui se produisaient ici étaient une variante — assez excessive parfois — de ce qui se passait ailleurs en Oc-

cident. Il y a bien sûr une coloration québécoise, à cause du nationalisme. Mais ça rejoint l'hypermodernisation qui se produit en Occident depuis la Deuxième Guerre mondiale et qui s'est accélérée terriblement depuis 1960.

**Le Devoir:** Les baby-boomers ont été presque lapidés depuis 10 ans!

**F. R.:** Oui, on a parfois l'impression d'une sorte de tarte à la crème. J'y ai en partie contribué. Mais sous le nom de baby-boomers, on confond toutes sortes de choses. D'ailleurs, mon livre ne portait pas sur les baby-boomers, mais sur la «génération lyrique». Or une certaine critique lui attribue des choses dont elle ne peut absolument pas être tenue responsable. Par ailleurs, c'est vrai qu'elle cultive une espèce d'égoïsme générationnel. Elle a beaucoup profité de la

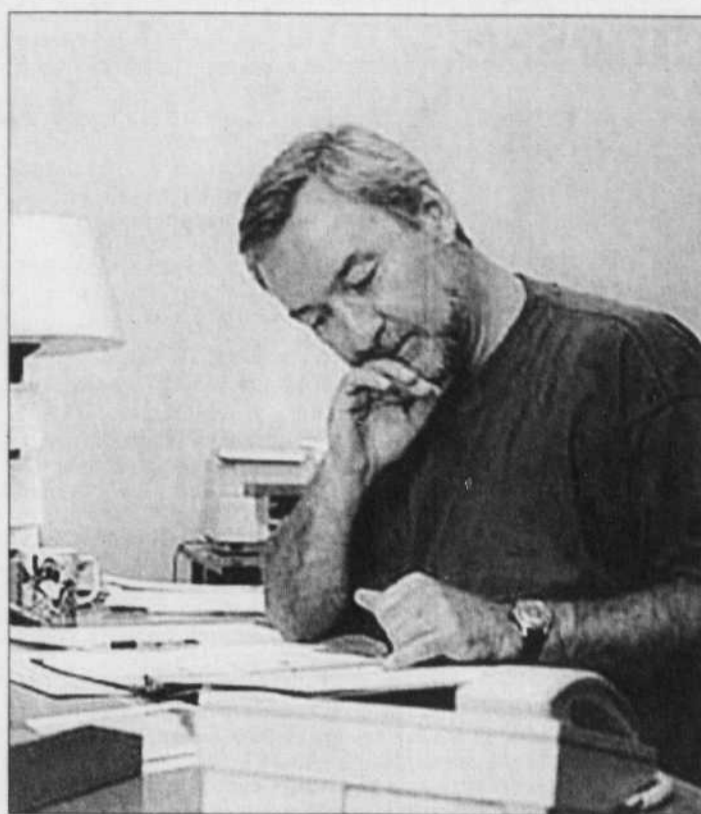
**Le Devoir:** On pense évidemment au monde de l'éducation.

**F. R.:** En effet. Ce qui a été démocratisé dans les années 60, c'est l'ancien système. Cela a fourni beaucoup d'armes à cette génération pour prendre sa place dans la société. Dès qu'elle y est arrivée, elle a contribué largement à saborder l'héritage.

Elle s'est sentie le devoir de trahir, de rejeter ce qu'elle avait reçu, sans se rendre compte que c'est précisément ce qu'elle avait reçu qui lui a permis d'être ce qu'elle est devenue. Bien sûr, ce sont les «anciennes valeurs». Mais il faut voir que celles-ci ont permis l'espèce d'éclosion absolument furieuse de liberté depuis les années 60. Avec ce que nous avons fait du système d'éducation, avons-nous pu transmettre à ceux qui suivent les moyens de la même liberté, de la même libération, par rapport à nous? J'en doute fort.

**Le Devoir:** Diriez-vous comme d'autres qu'elle occupe toutes les places et qu'elle refuse de les céder?

**F. R.:** Ce n'est pas ça qui est critiquable. Après tout, il est un peu normal pour des gens de leur âge de se retrouver à des



ARCHIVES LE DEVOIR

«Ce qui est grave, selon moi, c'est le manque de responsabilité, de conscience de cette génération», explique François Ricard, l'auteur de *La Génération lyrique*.

postes de commande. Non, ce qu'il faut critiquer, c'est ce qu'ils font du pouvoir. Le pouvoir, ils l'ont pris par les voies de la contestation, au nom d'un certain nombre de valeurs de changement, d'émancipation, d'équité sociale, culturelle, générationnelle. Une fois en place, tout ça est complètement oublié. Ce qui est grave, selon moi, c'est le manque de responsabilité, de conscience de cette génération.

**Le Devoir:** Le sentiment fondamental des baby-boomers est celui de la jeunesse éternelle: plus ils prennent de l'âge, plus leur condition est difficile, non?

**F. R.:** Oui, le «sentiment de jeunesse éternelle» porte à penser que le monde peut se plier à leurs désirs, que c'est une matière malléable. Un sentiment difficile à éradiquer dans cette génération, parce qu'il en définit l'identité. Le vieillissement devient pour elle encore plus difficile, révoltant. On constate autour de nous le manque total de préparation et d'acceptation à l'égard de la vieillesse.

**Le Devoir:** Ça met beaucoup de pression sur les scientifiques!

physique en même temps qu'idéologique. Un engouement fou pour la nouveauté, le changement. Ce qui est «donné» est inacceptable; cela doit être réformé, «amélioré», pour répondre aux besoins, aux désirs des individus.

**Le Devoir:** N'y a-t-il pas aussi la possibilité que cette génération, par égoïsme, en vienne soudainement à faire l'éloge du temps long, à chanter les louanges de l'expérience, etc?

**F. R.:** Ce n'est pas ce qu'on voit venir! Au contraire, le mouvement semble être à la retraite précoce. Or qu'est-ce qu'une telle chose signifie? Je ne peux m'empêcher de penser que c'est une façon, pour cette génération, d'échapper à ses responsabilités. Elle quitte en effet au moment où elle devrait normalement, en raison de l'expérience qu'elle a, prendre sur elle beaucoup de responsabilités. Ce serait à son tour de porter le poids des structures et des traditions qui existent. Devant ces difficultés considérables, elle a un réflexe de fuite. La retraite prématurée est une retraite jeune: le contraire de ce que c'a toujours été! Aujourd'hui, la génération lyrique veut en faire une «nouvelle vie», une nouvelle façon de retrouver en soi-même sa vérité, c'est-à-dire la jeunesse! Fini le travail, vive la liberté totale! Cette retraite est adolescente, car replonge celui qui la prend dans l'état où il était à 17 ou 18 ans: sans responsabilités, avec une liberté totale et de l'argent. Une sorte de paradis.

**Le Devoir:** Une «légèreté»?

**F. R.:** Totale.

LA GÉNÉRATION  
LYRIQUEESSAI SUR LA VIE ET L'ŒUVRE  
DES PREMIERS-NÉS

DU BABY-BOOM

François Ricard

Éditions Climats

Montpellier, 2001, 260 pages  
(non disponible au Québec)  
et Borel compact

Montréal, 1994, 284 pages

L'ATELIER DU ROMAN  
n° 29, Paris, mars 2002Un livre qui concerné  
toutes les femmesCaroline Eliacheff  
Nathalie HeinichMères-filles  
une relation à trois

Albin Michel

Une psychanalyste et  
une sociologue  
explorent ce lien  
passionné et violent.ALBIN MICHEL  
[www.albin-michel.fr](http://www.albin-michel.fr)

SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

Le 8<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE  
Du 10 au 18 mai 2002SUIVEZ LE FIL  
À LA MAISON DES ÉCRIVAINS !  
Les Grandes RencontresINFO-FESTIVAL :  
(514) 844-2172  
[www.uneq.qc.ca/festival](http://www.uneq.qc.ca/festival)Une présentation  
de l'Union des écrivaines  
et des écrivains québécoisMAISON DES ÉCRIVAINS,  
3492, RUE LAVAL,  
MÉTRO SHERBROOKE.  
ENTRÉE LIBRE.Dimanche 12 mai, 11 h  
LE DROIT À LA FICTION  
Brunch causerie avec Christian Salmon, écrivain et secrétaire général  
du Parlement international des écrivains.  
ANIMATION : STÉPHANE LÉPINE, JOURNALISTE LITTÉRAIRE.  
Réservation obligatoire : (514) 844-2172Lundi 13 mai, 17 h 30  
RENCONTRE AVEC ELSA OSORIO  
Avec la romancière Elsa Osorio, il sera question de l'Argentine, de la Ligue  
des Droits de l'Homme mais aussi, et surtout, de littérature.  
ANIMATION : ÉMILE MARTEL, ÉCRIVAIN, TRADUCTEUR, POÈTE ET PRÉSIDENT DU PEN QUÉBEC.

Félicitations à  
**MELCHIOR MBONIMPA**  
Lauréat du  
Prix Jacqueline-Déry-Mochon  
pour *Le Totem des Baranda*

« il s'agit pour moi d'une très belle découverte. C'est une écriture sensible, fluide et d'un très grand classicisme »  
Lise Bissonnette

Le Totem des Baranda  
Melchior Mbonimpa a également reçu une mention spéciale du jury au Prix des lecteurs de Radio-Canada en 2002.

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES  
Diffusion: Éric Phaneuf (450) 662-8397  
Relations de presse: Sylvie Gignac (514) 952-3430

PRISE DE PAROLE



LIVRES

LITTÉRATURE ITALIENNE

Femmes à l'œuvre

JOHANNE JARRY

L'histoire s'ouvre dans le petit salon des «souvenirs» d'Antonia, sculptrice célèbre qui veut maintenant confier le récit de sa vie à Chiara, biographe de métier. Les voilà donc en face l'une de l'autre. L'artiste est vieille, elle a une voix d'homme et ne cesse de grossir depuis la mort de son jeune amant, il y a dix ans. La vie rangée de Chiara, mariée et mère de deux jeunes garçons, contraste avec celle de son sujet d'écriture, et cette différence crée une tension qui frôle l'hostilité.

Pourtant, si tout semble séparer ces femmes, elles verront que leurs histoires présentent des similitudes. Quand elle était petite, Antonia entendait sa mère lui répéter: «Tu as de la chance, tu n'es pas belle mais tu es intelligente, tu pourras faire ce que tu veux!». Cette mère vénérat la beauté de ses fils. Plus tard, Antonia sculptera des corps d'homme dans la pierre avec la même intensité. Et si elle se dépense sans compter, en art comme en amour, elle respecte la prédiction maternelle, ne prend pas mari et vieillit dans un corps qu'elle n'a jamais accepté.

Chiara, elle, a grandi entre une grand-mère et un père distants. Sa mère les a quittés quand elle avait trois ans. Pourquoi? Cette interrogation habite encore la biographe. Était-elle une enfant si désagréable? La culpabilité qu'éprouve Chiara quand son travail l'absorbe vient peut-être d'un sentiment d'abandon qu'elle veut à tout prix épargner à ses enfants.

Au fil des rencontres, les deux femmes découvrent qu'elles ont grandi en l'absence d'un regard maternel. Est-ce cela qui rend chez elles la création nécessaire? Antonia, qui a vécu ses plus belles années avec un jeune homme qui ne peignait plus, reconnaît chez sa biographe une artiste frustrée. «Il n'y a rien de plus terrible que la frustration artistique», lui dit-elle. Chiara est-elle biographe par dépit? Pendant chacune de ses grossesses, elle commençait un roman pour l'abandonner après chaque naissance, faute de disponibilité. En écrivant sur Antonia, Chiara découvre sa peur de la création. Elle comprend aussi, en retraçant la vie de la sculptrice, qu'une personne est faite de plusieurs épaisseurs, d'où le titre *Matriochka*, qui renvoie aux poupées russes mais aussi au corps en transformation d'Antonia, maintenant obèse.

Dans ce quatrième roman traduit en français, Cristina Comencini présente deux femmes à l'œuvre. Chiara est habitée par Antonia comme elle l'est par un personnage, mais cette fois-ci, elle ira



JERRY BAUER/VERDIER  
Cristina Comencini

jusqu'au bout et finira par écrire. Quant à Antonia, pour qui la création est chose du passé, elle sait que l'essentiel de son travail ira se loger dans le livre de Chiara, de plus en plus inspirée par celle qui a vécu, créé et aimé sans compter et sans rien regretter. Cette dimension de la création s'inscrit dans un lieu précis: la famille.

Comme dans ses romans précédents, l'auteure explore cette cellule en y introduisant cette fois-ci une jeune maman et son désir de créer. Et à l'intérieur de cette cellule, on observe le couple que forment Chiara et son mari, un duo pas toujours convaincant (surtout quand elle imagine de se jeter sur les rails, comme Anna Karénine, si son mari la quitte) qui passe comme un nuage sur ce roman composé de fines ramifications qui cherchent le chemin du noyau créateur.

«Chaque vrai livre contient un mystère ignoré même de l'auteur. Celui qui lit et celui qui écrit sont liés par le même désir de le découvrir. Ils le font ensemble, sur un chemin commun, où le lecteur a l'impression d'être guidé, alors que l'écrivain ne connaît ni la route ni la direction.» Dans *Matriochka*, cette quête semble liée à la nécessité de créer. Mais de façon plus évidente, le roman explore ce qu'implique la création pour les femmes à travers les liens qui relient une biographe à son sujet. Est-ce plus difficile de créer, de trouver l'espace pour le faire, quand on est une femme? On pourrait y lire, pour réponse: tout dépend de la femme. Ou plutôt: tout dépend de la personne qui veut créer et de sa capacité à assumer ce choix et ses conséquences.

**MATRIOCHKA**  
Cristina Comencini  
Traduit de l'italien  
par Carole Walter  
Éditions Verdier  
Lagrasse, 2002, 192 pages

JOHANNE JARRY

Ce matin encore, en ouvrant le journal, on apprend qu'une mère a tué ses enfants et s'est enlevé la vie. Chaque fois, on se demande pourquoi. Et puis on referme le journal et on oublie, jusqu'à ce qu'on retombe sur un fait divers semblable. On pourrait penser que cela n'arrive que dans les familles paumées. C'est peut-être à ce préjugé que s'en prend Renate Dorrestein dans *Un cœur de pierre*. Cette écrivaine néerlandaise, qu'on a pu lire pour la première fois en français avec *Vices cachés* (10/18), plonge au cœur d'un drame familial en adoptant le point de vue d'Ellen, qui a survécu et qui, 25 ans plus tard, retrouve la maison de son enfance. Immobilisée par une grossesse difficile, elle finit par accepter de se souvenir de ce qui a failli la tuer.

Comment la machine infernale s'est-elle mise en marche? Peu de temps après avoir accouché de son cinquième bébé, la mère d'Ellen devient irritable, délaisse la famille et son travail à l'agence de presse américaine, qu'elle dirige avec son mari, pour concentrer toute son attention sur cette enfant malade. Les médecins finissent par trouver la malformation (à l'estomac) et l'enfant, une fois opérée, retrouve la santé.

L'écrivaine néerlandaise Renate Dorrestein plonge au cœur d'un drame familial

Mais l'angoisse de la mère demeure, augmente même. Elle croit que la petite est victime d'un mauvais sort, que Dieu exige un sacrifice. Le bébé séjourne de plus en plus souvent à l'hôpital et personne ne semble capable de trouver la cause des marques sur son corps, des contusions intérieures. Dans les faits, l'enfant agonise, maltraitée par sa mère. Le délire s'installe.

Pendant ce temps, le père, surchargé de travail, s'isole de plus en plus. Ce couple très uni se désagrège; le mari va jusqu'à penser que la dernière-née est le fruit d'un autre... Il constate que sa femme est bizarre, pose quelques timides questions aux enfants, puis (c'est le point de vue d'Ellen) préfère croire qu'il s'agit d'une mauvaise période. Les enfants sont donc de plus en plus à la merci de leur mère. Elle les frappe, les oblige à prier pour le salut de la petite sœur. Ils sont seuls, impuissants. Et puis, l'espace de quelques jours, leur mère retrouve sa gaieté, sa légèreté, elle redevient celle qu'ils aimaient, et l'attention exclusive qu'elle accordait au bébé s'évanouit. Mais ce n'est que le calme avant la tempête.

Cette tempête épargnera deux enfants: Ellen et son frère Carlos. Ce dernier, en raison de son jeune âge, sera adopté, et Ellen,



déjà adolescente, ne le reverra jamais. Comment survivre seule? Ellen veut plus que tout oublier. Elle y parvient souvent dans les bras des hommes, rarement les mêmes. S'attacher, faire confiance? Impossible. Ce qui la ronge? Ce qu'elle éprouve pour son père: comment a-t-il pu accepter ce pacte de la mort?

Jeune adulte, Ellen va de psychologue en psychiatre, et c'est en tentant de comprendre ce qu'elle vit qu'elle réalise ce dont souffrait sa mère. Cette découverte, au lieu de l'apaiser, la révolte. Comment se fait-il que personne n'ait compris que sa mère souffrait d'une forme de psychose de l'accouchée? Les adultes sont-ils aveugles? Peut-on vrai-

ment leur faire confiance? Les enfants peuvent-ils compter sur eux? Autant de question auxquelles tente de répondre Ellen et qui l'ont tenue dans la plus grande méfiance des autres.

Un point de vue unique, aussi honnête soit-il, peut difficilement saisir la complexité d'un tel drame familial. C'est sans doute là que le roman de Renate Dorrestein perd en force. Comment Ellen peut-elle savoir ce que ressentait sa mère? Comment peut-elle rendre compte du point de vue de son père dans cette histoire puisqu'à aucun moment il ne s'est confié à elle? Ce qui est livré au lecteur, ce sont donc souvent des suppositions d'Ellen et sa version des faits. Sans remettre en question la valeur de ce témoignage, on constate qu'il manque des éléments. Carlos, l'enfant adopté, aurait peut-être pu éclairer ce drame autrement, mais il faut croire que l'auteur n'a pas jugé nécessaire de le faire intervenir dans la narration des faits.

Le sujet pouvait prêter au sensationnalisme; il est clair que Renate Dorrestein ne joue pas ce jeu-là. On trouvera donc surtout, dans ce roman, une sensibilité à l'enfance nulle part à l'abri. Une auteure à suivre.

**UN CŒUR DE PIERRE**  
Renate Dorrestein  
Traduit du néerlandais  
par Danielle Losman  
Éditions Belfond  
Paris, 2001, 264 pages

ROMAN

Naître à sa féminité

**LA GOURGANDINE**  
Françoise Rey  
Éditions Albin Michel  
Paris, 2001, 374 pages

NAÏM KATTAN

Auteur de nombreux romans et nouvelles où elle explore l'amour au féminin, Françoise Rey évoque dans son dernier ouvrage, *La Gourgandine*, son enfance et son adolescence. Elle appartient à une famille de la petite bourgeoisie provinciale. Son père est un tyran, à cheval sur les règles, qui soupçonne sa fille de toutes les turpitudes, surtout sexuelles, et redoute tout rapport qu'elle peut nouer avec les garçons. À partir de la petite en-

fance, il la surveille, la guette et la prive de toute intimité. Ce n'est pas l'amour qui dicte sa conduite et, même s'il peut être fier de ses réussites scolaires, il ne lui trouve aucune qualité physique ou morale et la traite de cachottière, de menteuse, d'indifférente. Sa mère, qui déteste son mari, ne lui est d'aucun secours. Elle critique constamment son comportement et ne cesse de lui répéter qu'elle est dépourvue de tout attrait physique.

En faisant le récit de cette enfance malheureuse, Françoise

Rey analyse sa découverte de son corps et des mystères de la sexualité soigneusement cachée par l'interdit parental. La plus banale interrogation lui vaut d'être traitée par son père de vicieuse, de perverse et de dévergondée.

La petite fille grandit ainsi dans la terreur de l'homme, dont elle redoute la violence et la brutalité. Elle est attirée par sa camarade Marie. Cela commence par une amitié exclusive entre les deux jeunes filles qui, ensemble, font la découverte de leurs corps et s'adonnent à l'exploration de leur

sexualité. L'amitié se transforme en amour. Marie est à l'abri des soupçons paternels puisqu'elle se montre récalcitrante aux appels des garçons. Elle a certes des flirts sans conséquence et sa trahison est passagère et se termine par le retour, le pardon et le renouvellement du pacte amoureux.

Dans ce roman, Françoise Rey ne cherche pas la provocation. Ses propos sont discrets, quasi pudiques. *La Gourgandine* est le récit de la prise de conscience d'une jeune fille de son corps et sa naissance à la féminité.

Les poètes de l'Amérique française



Paul Chamberland  
avec  
Marlène Couture, soprano  
Pierre Bouchard, orgue positif  
Présentation de Guy Cloutier

Les œuvres qui comptent

À Québec, le lundi 13 mai, à 19h30,  
Chapelle du Musée 2, Côte de la Fabrique.  
À Montréal, le mardi 14 mai,  
Maison de la culture Plateau Mont-Royal, 465, avenue du Mont-Royal Est.

SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

**Le 8<sup>e</sup> Festival International de la Littérature**  
Du 10 au 18 mai 2002

**SELF-SERVICE**  
Une rencontre inusitée entre la bande dessinée et la poésie.

Le poète Jan Baetens a écrit 27 poèmes ayant chacun pour thème une œuvre de bandes dessinées. Après coup, 27 dessinateurs ont chacun pastiché une des 27 œuvres dont chacun des poèmes se nourrit. Résultat : une exposition étonnante présentée du 11 mai au 30 juin.

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION :  
SAMEDI 11 MAI, 14 H

52 GALERIE, 4826, RUE SAINT-DENIS, METRO LAURIER, ENTREE LIBRE.

INFO-FESTIVAL : (514) 844-2172  
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation de l'Union des écrivains et des écrivains québécois

**L'ÉTÉ EN MAI!**

Authentique cuisine créole des îles Seychelles 24,95 \$ ch.

Recettes magiques

La fine cuisine libanaise méditerranéenne

L'Intracoastal, l'album Du lac Champlain aux Bahamas

L'Intracoastal le guide Du lac Champlain aux Bahamas 34,95 \$ ch.

Voyages au bout du monde

365 ACTIVITÉS AVEC VOTRE ENFANT 19,95 \$

L'ennui? Connais pas! 18,95 \$

Trou d'un coup! 18,95 \$

Devenez le meilleur PUTTER de la planète

7, chemin Bates, Outremont (OQ) H2V 1A6  
Pour informations: (514) 279-0208

Les Éditions LOGIQUES  
© QUEBECOR MEDIA

**Croque-Dead inc. Un roman drolatique de Julien Béliveau**

«À partir de l'incroyable expérience vécue par une multinationale canadienne du domaine des frais funéraires aux mains d'un tribunal du Mississippi, voici une désopilante saga se déroulant en pays cajun dans les bayous où rôde le malin «chaoui» et où se cache le dangereux «cocodril», surnommé Croque-Dead.»

Un roman drôle, loufoque, hilarant, époustouflant!

24,95 \$ chez votre librairie

TRAIT D'UNION Venez visiter notre site Internet: [www.traitdunion.net](http://www.traitdunion.net)

À mourir de rire!

LE DEVOIR

## DE VISU

ARTS VISUELS

## Arrêt par l'image

## HORS-LIGNE

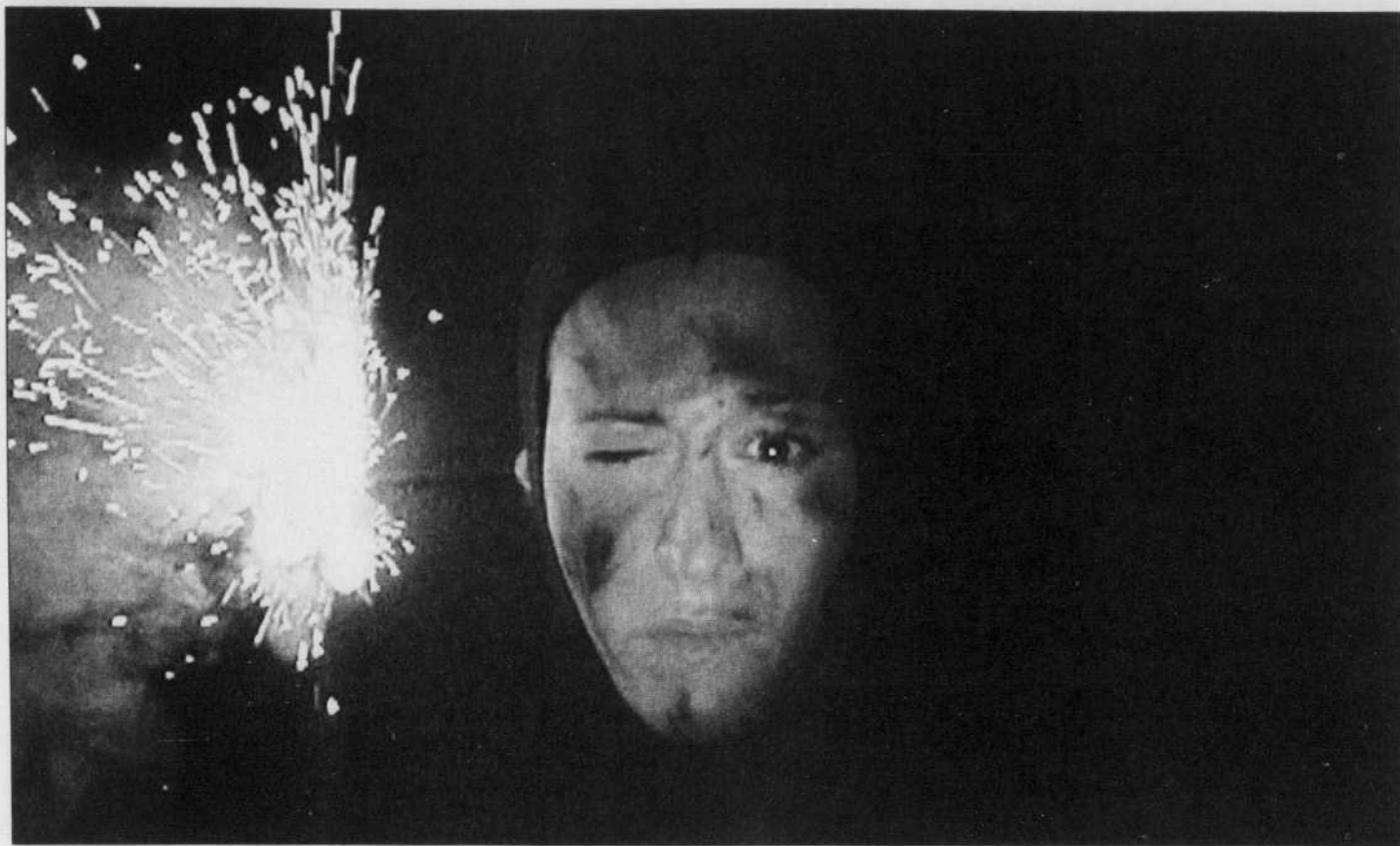
Perte de signal  
Maison de la culture  
Côte-des-Neiges  
5290, chemin  
de la Côte-des-Neiges  
Jusqu'au 25 mai

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Si vous n'avez jamais vu le travail du collectif montréalais Perte de signal, l'occasion est belle en ce moment, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges. Une sorte de bilan y est présenté, des bandes vidéo et des installations récentes du groupe, qui fait un tabac depuis 1997, date à laquelle le prolifique collectif a été fondé. À la Maison de la culture Côte-des-Neiges, six des membres du groupe exposent des œuvres qui puisent allégrement dans une culture, celle de la vidéo, dans ce qu'elle a de plus expérimental mais aussi de plus populaire.

S'il fallait tenir compte du foisonnement des activités de Perte de signal comme indicateur de leur qualité, l'impression de tenir là la crème de ce qui se fait au Québec en art vidéo graphique serait forte. Pour la seule année 2001, le groupe a participé à près de 60 événements à travers le monde. En 2002, le Festival international de films de Rotterdam a fait partie de ses escales, comme les Rendez-vous du cinéma québécois ou le Tratódo de libre video à Mexico. On l'a vu en contexte de galerie, comme à Optica en 2000 (avec *Captive*, de Robin Dupuis) ou croisé dans l'environnement d'un festival techno haut de gamme, comme le Sonar de Barcelone.

Les terrains de jeu de Perte de signal changent constamment, ce qui le rend pour ainsi dire insaisissable. Dans un contexte de galerie, il traîne avec lui la culture techno. Dans un festival, il débarque avec ses recherches, dont le calibre peut satisfaire l'amateur d'art contemporain informé. C'est pourquoi il peut dérouter, selon le genre de public à qui il s'adresse. *Hors-ligne* présente les œuvres de certains des membres du collectif: Jason Arsenault, Myriam Bessette, Robin Dupuis, Joanna Empain, Julie-Christine Fortier, Claudette Lemay et Sébastien Pesot.



Julie-Christine Fortier a pondu une œuvre étrangement *low tech*. Derrière une cimaise sur laquelle est reproduite une image tirée d'un enregistrement vidéo de sa dernière performance pyrotechnique, Fortier a tout simplement déposé un téléphone. Sur le mur, un numéro. Il n'en faut pas plus pour comprendre que nous sommes incités à téléphoner.

## Décortiquer

*Hors-ligne* propose une série d'installations vidéonumériques. La visée de ce bilan? Présenter les «tangentes empruntées par chacun des artistes» et manifester «leurs conceptions d'une esthétique revisitée de l'image-mouvement». Prise en ce sens, l'exposition est bien ciblée. On a parfois l'impression, cependant, que celle-ci recèle une foule de très belles intuitions qui auraient pu être fouillées davantage. En ce sens, *Hors-ligne* est à prendre comme un laboratoire.

Ce qui relie ces installations aux images sautillantes ou aux contours insaisissables, ces environnements criblés par des rythmes pulsionnels, c'est une manière de décortiquer l'image télévisuelle. En ce sens, les membres de Perte de signal démontrent clairement leur familiarité avec les différents registres de l'image en mouvement.

Dans la salle principale de la maison de la culture, Robin Dupuis expose une nouvelle installation utilisant les images laiteuses et pulsionnelles qu'on a déjà vues dans *Captive* (laquelle fait frissonner à bien penser) ou dans ses précédentes *Démarches*. Le dispositif de cette nouvelle installation, *Missive*, est bien articulé. L'image, presque illisible mais secouée d'un rythme régulier, est diffusée par un écran suspendu, tourné vers le bas au-dessus d'un haut-parleur qui crache un *beat* assourdissant. La stratégie est simple, mais efficace, englobante.

Plus loin, Jason Arsenault a creusé un théâtre vidéo à même le mur. Sur les trois écrans de ce cube métallique, le portrait sautillant d'une femme s'anime à notre approche. L'œuvre rappelle l'esthétique des Autrichiens de Granular Synthesis (GS), au Musée d'art contemporain de Montréal en avril 1999. Cependant, Arsenault par-

vient à condenser, dans une œuvre qui possède l'échelle d'une maquette, la force d'une œuvre déployée de façon monumentale par GS. Allez donc glisser la tête dans cette boîte à surprises!

Plus loin, Julie-Christine Fortier a pondu une œuvre étrangement *low tech*. Derrière une cimaise sur laquelle est reproduite une image tirée d'un enregistrement vidéo de sa dernière performance pyrotechnique, Fortier a tout simplement déposé un téléphone. Sur le mur, un numéro. Il n'en faut pas plus pour comprendre que nous sommes incités à téléphoner. La ligne constamment occupée, on se dit qu'on rappellera plus tard. Sur un autre mur, une simple carte d'affaires dans un présentoir reproduit le numéro de téléphone qu'on emporte avec soi. Plus tard, on recompose le numéro de téléphone... et jamais tout à fait la même chose ne se produit. Allez savoir. D'une simplici-

té désarmante, l'œuvre induit l'amorce d'une communication qui prend tous les visages (la chose s'intitule *Julie on line* et, non, ce n'est pas ce que vous croyez). Vu l'économie radicale de moyens pour parvenir à ses fins, l'œuvre est brillante.

L'isoloir de Joanna Empain nous enferme dans un environnement doublement enveloppant. Ayant comme sujet l'attente, la pièce met face à un moniteur sur lequel un vidéo est diffusé, à savoir l'image d'un corps nimbé de lumière bleutée, dont on ne peut discerner les contours. A vrai dire, l'œuvre intéresse surtout par la trame sonore, qui ne cherche pas à redoubler l'image par la musique mais plutôt à articuler cette relation par des harmonies dissonantes et des *glitch* (des sons parasitant).

Dans le studio de l'étage inférieur, deux autres installations ajoutent des registres à la présentation. Ici aussi, le traitement judicieux de

la bande son de l'œuvre de Claudette Lemay, *Je ne bouge plus d'ici*, saute l'ensemble. Au sol, un moniteur montre une personne faisant les cent pas, vue entièrement en plongée. L'œuvre s'inspire de *Tout Alice* de Lewis Carroll. «Non, ma résolution est prise. Je ne bougerai plus d'ici...» L'installation vidéo illustre en quelque sorte le texte, bien que ses images ne soient pas banales. La bande son diffuse le texte en écho, où un personnage fait l'expérience de l'étrangeté de son propre corps. Le son est traité de manière à ce que le texte se transforme en une boucle qui, partant de la notion d'altérité, finit par aborder la notion cousine de narcissisme, alors que l'écho finit par modifier le texte.

Un seul élément de cette installation est plus ou moins bien intégré, une projection à la verticale, vers le sol, avec une image d'une couleur chaude. On comprend vite que cette projection représente une chaleur qui vient contrecarrer l'étrangeté de la situation, que la bande principale traduit avec peine. Mais quelle belle idée que d'avoir investi ce texte de Carroll, d'une richesse incroyable du point de vue des arts visuels! Par ses éléments visuels, justement, l'œuvre aurait cependant pu développer davantage la thématique, ce que réussit toutefois la bande son.

Une dernière œuvre, de Myriam Bessette, place le spectateur devant une lumière synthétique diffusée sur deux écrans qui s'animent en alternance. Plus proche de la culture *rave*, la bande capte l'attention dans la mesure où elle devient hypnotique. Cela dit, c'est la trame sonore qui l'emporte, qui contenterait plus d'un amateur de techno minimal, bien qu'on ne puisse saisir la provenance de ces sons étranges.

Dans l'ensemble, toutes les œuvres excellent dans le rendu des ambiances. Inégales dans le traitement des images, elles sont cependant toutes fascinantes dans leur manière d'éviter les modes d'emploi trop clairement figés. Elles s'emploient à modifier les comportements des visiteurs, à les faire participer sans les soumettre à des expériences bêtes et unidimensionnelles. Perte de signal sonde les registres de l'image en mouvement avec un certain aplomb qui nous dit qu'avec l'expérience, de plus grandes choses pourraient émerger de ce collectif.

## Fictions démasquées

## À LA RECHERCHE DES PLACEBOS

Eve K. Tremblay  
Circa  
Jusqu'au 25 mai 2002

MARIE-ÈVE CHARRON

Il y a un peu moins de deux ans, le passage d'Eve K. Tremblay à la galerie Occurrence avait sans mal retenu l'attention. La jeune artiste présentait des photographies grand format en couleur qui offraient des aperçus aussi ambigus que saisissants d'écolières à l'orée de la vie adulte. Sans vraiment déplacer les données de ce sujet déjà abordé en photographie contemporaine, les images de la série *Education sentimentale* fonctionnaient néanmoins avec une efficacité redoutable grâce, entre autres, à des mises en scène judicieuses.

La cohésion entre les images de cette série était filée autant à travers l'unité du lieu, le collège privé, qu'à travers le statut des

personnages, celui-ci clairement marqué par les uniformes. Ses fragments d'un récit prenaient ainsi forme, constitués de moments parfois banals mais toujours dramatisés par des prises de vue et des éclairages éloquentes. Il semblait que les adolescentes étaient toujours surprises au moment où leurs attitudes trompaient le sérieux et la naïveté que leurs uniformes pouvaient laisser présumer. Les images arrêtaient donc le temps sur des instants troubles où l'identité, réduite à un jeu de rôle, s'effritait sous les failles.

Pour l'exposition qu'elle présente actuellement chez Circa, Tremblay n'a pas totalement délaissé l'univers des écolières — il refait timidement surface dans quelques images —, mais elle a décidément diversifié le cadre et les personnages de ses mises en situation. Moins homogène, et en cela sacrifiant un peu de la clarté du propos, cette série élabore des fictions qui, comme le suggère le titre, *À la recherche des placebos*, montrent, avec l'exactitude formelle que l'on connaît à Tremblay, le retrait de la réalité par le rêve et l'évasion sous différentes formes.

Ce climat s'installe parfois à travers des mises en scène où les personnages sont endormis ou absorbés par la contemplation. Plus généralement, les images élisent la nature comme lieu de fantasmes, une nature dont l'exotisme a été domestiqué (végétation en pot ou en papier, lézard et autres bestioles d'aillieurs tenus en cage) ou dont la familiarité a été infiltrée par des éléments inquiétants. La transfiguration du familier que proposent certaines de ces images ne renoue pas avec le moment agité de l'adolescence, mais avec l'enfance et son espace imaginaire.

C'est du moins ce rapprochement qu'amène à faire l'installation greffée à même une colonne de l'espace de la galerie. Le dispositif, réalisé en collaboration avec Michel de Broin, reprend d'une manière volontairement bonbon le modèle de la cabane dans l'arbre. Dans ce refuge emblématique, le visiteur peut écouter la bande sonore préparée par Eden Blomme, laquelle, avec son traitement décapant — le *Savez-vous planter des choux?* s'affole et prend des airs menaçants —, fait surgir le côté grinçant des fictions rendues dans les images. L'efficacité des placebos est compromise.

Ce double mouvement, où la fiction se substitue au réel pour aussitôt se dévoiler comme telle, s'inscrit dans certaines photographies dont la mise en scène est appuyée et la facticité de la situation, exacerbée. Ça se joue de manière plus allusive aussi dans *Le Gazebo-placebo*, où un voile rose ferme l'accès à une petite rotonde de fortune dissimulée dans les bois, probablement un repère réservé à la rêverie. Or, depuis l'extérieur, il ne s'agit que d'un bout de tissu derrière lequel s'élaborent des chimères valables que pour ce petit monde en retrait. À un autre niveau, la composition de l'image reprend aussi le poncif selon lequel toute image a un sens caché dont le déchiffrement

dépend d'une clé, une conception à laquelle semble souscrire l'artiste dans cette série.

Les photographies présentées n'ont pas toutes une force égale ni ne soulèvent avec autant de mordant les enjeux qui pourraient les rassembler. Bien que l'artiste ait pu volontairement prendre le risque de briser l'homogénéité qui caractérisait les séries précédentes, l'exposition laisse croire que la sélection des images aurait pu être resserrée. Les projets en

collaboration découlent d'un travail plus expérimental — ils indiquent en quelque sorte que l'artiste en est à une étape de tâtonnement —, et dont les résultats ne sont pas dénués d'intérêt. C'est le cas surtout du *Voyage de Perséphone* (avec de Broin), un petit ilot au sol montrant la photographie d'une scène d'hiver transférée sur plexiglas et dont les teintes bleutées, l'exposition laisse croire qu'il fait sombre ou s'évaporent» belle-ment sous l'effet de la lumière.

NOUS SOMMES DÉMÉNAGÉS !

Ouverture officielle  
aujourd'hui de 12 h à 16 h

5420, boul. St-Laurent  
(au sud de St-Viateur)

Visitez-nous : [galeriesimonblais.com](http://galeriesimonblais.com)

GALERIE SIMON BLAIS

## Hors-Ligne

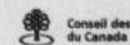
Une exposition d'arts médiatiques

Jusqu'au 25 mai

Entrée libre  
mardi, mercredi de 13 h à 19 h  
jeudi, vendredi de 13 h à 18 h  
samedi, dimanche de 13 h à 17 h

perte de signal  
[www.perte-de-signal.org](http://www.perte-de-signal.org)

Maison de la culture Côte-des-Neiges  
5290, chemin de la Côte-des-Neiges  
(angle Jean-Brillant, métro Côte-des-Neiges)  
Renseignements : (514) 872-6889  
[www.ville.montreal.qc.ca/malsons](http://www.ville.montreal.qc.ca/malsons)



Canada Council  
for the Arts

CONUERGENCE

[www.lienmultimedia.com](http://www.lienmultimedia.com)

Exposition réalisée dans le cadre de l'Entente MCCQ/Ville  
Ville de Montréal

SSE ESTUO

«La peinture de Serge Marchetta se situe à la jonction de la forme et de la couleur dans cette zone incertaine où ce rapport premier est toujours à redéfinir par le regard du spectateur.» Jules Arbec

**Serge Marchetta**  
Jusqu'au 9 juin 2002  
Jeudi au dimanche : 10 h à 17 h  
Entrée libre

Musée du Château Dufresne  
2929, avenue Jeanne-D'Arc  
(métro Pie IX)  
Renseignements :  
Maison de la culture Maisonneuve  
(514) 872-2200  
[www.ville.montreal.qc.ca/musee](http://www.ville.montreal.qc.ca/musee)  
Ville de Montréal